

Journée d'Actualité Archéologique en Pays Eduen



Actes de la journée du 29 Mai 2015

Service Archéologique de la Ville d'Autun



Service
Archéologique
Ville
Autun

Préface

Les années passent...et l'intérêt grandit ! La journée d'actualité archéologique en Pays Eduen s'inscrit pleinement dans le cercle fermé des animations culturelles devenues incontournables sur le territoire.

Forte de son concept visant à réunir les scientifiques et professionnels reconnus de l'archéologie, et les citoyens amateurs passionnés de patrimoine, cette journée est un lieu privilégié d'échanges autour d'une discipline toujours fascinante, portant un grand coup de projecteur sur les différents chantiers menés en région.

Cette brochure vous permettra de redécouvrir l'ensemble des interventions de la journée du 29 mai 2015, visant à présenter les résultats des prospections et fouilles conduites à Autun et en Bourgogne en 2014.

Si les quinze dernières années ont été déterminantes pour approfondir la compréhension de l'urbanisme antique de notre ville, les grands investissements publics et privés nous ont conduit à nous intéresser

aux richesses des sous sols en divers lieux de l'agglomération encore méconnus, en faisant appel aux techniques de prospection et d'analyse les plus poussées via les nouvelles technologies.

Il n'est de richesse que d'hommes. J'adresse en cela un grand merci au Service Municipal d'Archéologie d'Autun sous la direction de Yannick Labaune, et à toute son équipe, qui fait rayonner notre ville au plan national et international par sa contribution aux découvertes et aux publications sur le passé enfoui de notre cité. Merci également au Service Régional d'Archéologie et à l'ensemble des partenaires qui œuvrent tout au long de l'année avec le même dynamisme, et la même passion.

Belles découvertes à toutes et à tous.

Rémy REBEYROTTE
Maire d'Autun

Président du Grand Autunois Morvan

Illustration de
couverture :
Moules de figurines
trouvés sur le site
des Ateliers de potiers,
campagne 2014.
(cl. I. Verpiot, animation
du Patrimoine, Ville
d'Autun)

Ci-contre :
Hypocauste découvert
sur le site de la rue Carion
à Autun. (Cl. SAVA)



Table des matières

Préface.....	3
Les recherches dans le quartier de la Genetoye à Autun (Saône-et-Loire). Bilan de la campagne 2014.	7
Matthieu Thivet, Martine Joly, Philippe Barral, Mathias Glaus, Filipe Ferreira	
Le LiDAR d'Autun. Dynamique alluviale, agglomération antique et occupation rurale : un relevé aux potentiels multiples.....	17
Jonhattan Vidal, Emmanuel Chevigny, Ludovic Granjon, Laure Saligny	
D'importants vestiges julio-claudiens découverts au n° 17B de la rue Carion (Autun, Saône-et-Loire)	23
Yannick Labaune, Adrien Saggese, Morgane Andrieu, Pierre-Yves Lambert	
Autun (Saône-et-Loire), 17 rue Saint-Antoine, 1 rue Lauchien le Boucher.....	29
Stéphane Alix	
Le site du 28 rue de la Croix Verte à Autun (Saône-et-Loire)	35
Pierre Quenton	
Bilan d'un siècle et demi de découvertes lychnologiques à Autun / Augustodunum	41
Claude Malagoli	
Le monument antique place de Charmasse à Autun : nouvelles pistes d'interprétation....	47
Laurianne Massot	
Nouvelles technologies appliquées à l'archéologie : l'étude du site de Saint-Andoche d'Autun	51
Sylvie Balcon-Berry, Martine Joly, Camilla Cannoni	
Chantenay-Saint-Imbert (Nièvre) « La Grande Montée ». Une occupation rurale et funéraire antique	59
Marie-José Ancel	
Liste des intervenants	65



Inscription sur fond d'assiette en *terra nigra* découverte sur le site de la rue Carion. (Cl. A. Saggese)

Les recherches dans le quartier de la Genetoye à Autun (Saône-et-Loire). Bilan de la campagne 2014.

Matthieu Thivet

Ingénieur de recherche, Université de Franche-Comté, UMR 6249 Chrono-environnement

Martine Joly

Maître de conférences, Université Paris-Sorbonne, UMR 8167 Orient Méditerranée

Philippe Barral

Professeur, Université de Franche-Comté, UMR 6249 Chrono-environnement

Mathias Glaus

Architecte, Université de Lausanne

Filipe Ferreira

Doctorant, Université Paris-Sorbonne, EA 4081 – Rome et ses Renaissances / Université Lyon II-Lumière.

Extension et organisation du complexe antique : le secteur artisanal – 2014.3

(M. Thivet)

La fouille réalisée cette année dans la parcelle des « Grands Champs » en périphérie du complexe monumental de la Genetoye à Autun a permis de confirmer l'hypothèse émise par la prospection géophysique de l'existence d'un quartier artisanal antique à l'extérieur de l'enceinte d'*Augustodunum*.

Ce quartier qui semble s'implanter dès la première moitié du premier siècle de notre

ère ne se développe réellement que dans le courant du deuxième siècle, pour être ensuite rapidement abandonné durant le milieu du troisième siècle. Si l'artisanat de la céramique semble être dominant, la présence d'indices de métallurgie et de tabletterie laisse entrevoir un quartier aux activités diversifiées. Ce constat est d'autant plus important que seuls 600 m² ont été sondés cette année sur un quartier dont l'extension maximale pourrait approcher des 2,5 hectares. Sur l'emprise étudiée, la production de céramique est clairement orientée vers les services à boire et notamment la production



Fig. 1 Vue générale de l'atelier de potiers en cours de fouille. Fouille M. Thivet (Université de Franche-Comté), cliché A. Maillier, Bibracte EPCC.



Fig. 2 Vue en perspective d'un ensemble de fours fouillé en 2014, en fin de fouilles. Le four F13 est situé en haut à gauche du cliché. Vue 3d issue du relevé photogrammétrique (M. Thivet, A. Stock).



Fig. 3 Détail de l'ensemble de moules de figurines en terre cuite découvert à l'entrée du four F13. Cliché A. Stock.



Fig. 4 Scan 3d d'un des moules de figurines (ici la représentation d'une « déesse-mère » allaitant). M. Thivet.

de gobelets. On notera également la découverte exceptionnelle de plusieurs dizaines de moules destinés à la production en série de statuettes en terre cuite blanche et dont l'étude approfondie sera engagée en 2015.

La limite d'extension du quartier vers l'est et le complexe monumental de la Genetoye, est marquée dans les premiers états d'occupation du site par la présence d'une voie orientée nord/sud et dont le tracé sera pérennisé pendant toute l'antiquité. Cette voie dont le tracé, vers le nord pourrait permettre d'accéder au théâtre, semble monumentalisée dans le courant du deuxième siècle, par la présence de deux murs bordiers. S'il est possible d'imaginer que ces deux murs espacés d'environ quatre mètres forment une galerie permettant localement l'accès au complexe monumental depuis le quartier artisanal, la récupération intégrale de ces maçonneries ne nous permet pas de le certifier.

Le temple « de Janus » (M. Joly, P. Barral, M. Glaus)

La campagne de 2014 a concerné la partie située à l'est de la tour du temple (Fig. 5).

Elle a, d'une part, permis de conforter et de préciser les observations réalisées en 2013, tant en ce qui concerne les états antiques que les états médiévaux. Elle a, d'autre part, révélé des informations importantes concernant le système d'accès au temple (Fig. 6).

La confirmation de l'existence d'un substrat cultuel laténien, seulement soupçonné l'an passé, sur la base de quelques éléments de mobilier, constitue un point important. Il s'agit en particulier d'une série conséquente de micro-vases, de formes variées (Barral *et al.* 2015, fig. 3), qui s'inscrivent typologiquement dans une fourchette large, entre le III^e et le I^{er} siècle av. n. è.. Par comparaison avec les types illustrés à Mirebeau (Joly, Barral 2008), il ne fait aucun doute que certains exemplaires se rattachent à La Tène C2, voire à La Tène C1. Une fibule en fer de schéma La Tène C se situe dans la même ambiance chronologique, tandis que quelques potins illustrent des variantes tardives, attribuables à La Tène D2. Pour l'instant, aucune structure ne peut être rattachée à cette première utilisation cultuelle du site, ce qui est en grande partie lié aux circonstances des recherches de ces niveaux précoces, limitées à des fenêtres d'observation réduites.

Fig. 5 Vue du temple de Janus et de la fouille 2014, prise depuis le nord (cl. Agence Com'Air)



Fig. 6 Vue depuis l'est d'une partie d'une coupe transversale. On distingue nettement les bétons de sol et remblais de construction respectifs du premier péribole (état antique 2) et du vestibule (état antique 3), ainsi que le sol en cailloutis gris-bleu (état antique 1), à la base de la séquence (cl. M. Joly)



La continuité de l'utilisation du sanctuaire, à la charnière de l'âge du Fer et de l'époque romaine, semble avérée puisque les premiers aménagements de sol, sous la forme de niveaux de cailloutis damés (Fig. 6), sont en relation avec un matériel numismatique homogène de faciès augustéen moyen-tardif, correspondant donc au premier quart du I^{er} siècle ap. J.-C. Une phase d'aménagement du site, autour du changement d'ère ou un peu après, peut être formulée sur cette base, à titre d'hypothèse de travail. En tout trois états antiques peuvent être distingués (Fig. 7). Une partie des résultats les plus significatifs de la campagne concerne le premier état d'aménagement monumental maçonné (état antique 2), lui aussi déjà détecté l'an passé. Le fait que les éléments se répartissent

largement dans l'espace laisse supposer qu'il s'agit d'un ensemble déjà imposant, quoique moins monumental que le suivant. En effet, pour partie, les aménagements liés à cet état rappellent ceux du dernier état antique, mais sous une forme moins imposante et semble-t-il plus réduite dans l'espace. Mais, dans le détail, les procédés de mise en œuvre pour la réalisation des murs et des sols diffèrent également entre les deux états. Les aménagements de ce premier état monumental se distinguent notamment du suivant sous l'aspect de l'organisation et de la physionomie du dispositif d'entrée (l'utilisation mixte du bois et de la maçonnerie est également à souligner). Il est notable que l'orientation de l'entrée pérennise probablement un dispositif

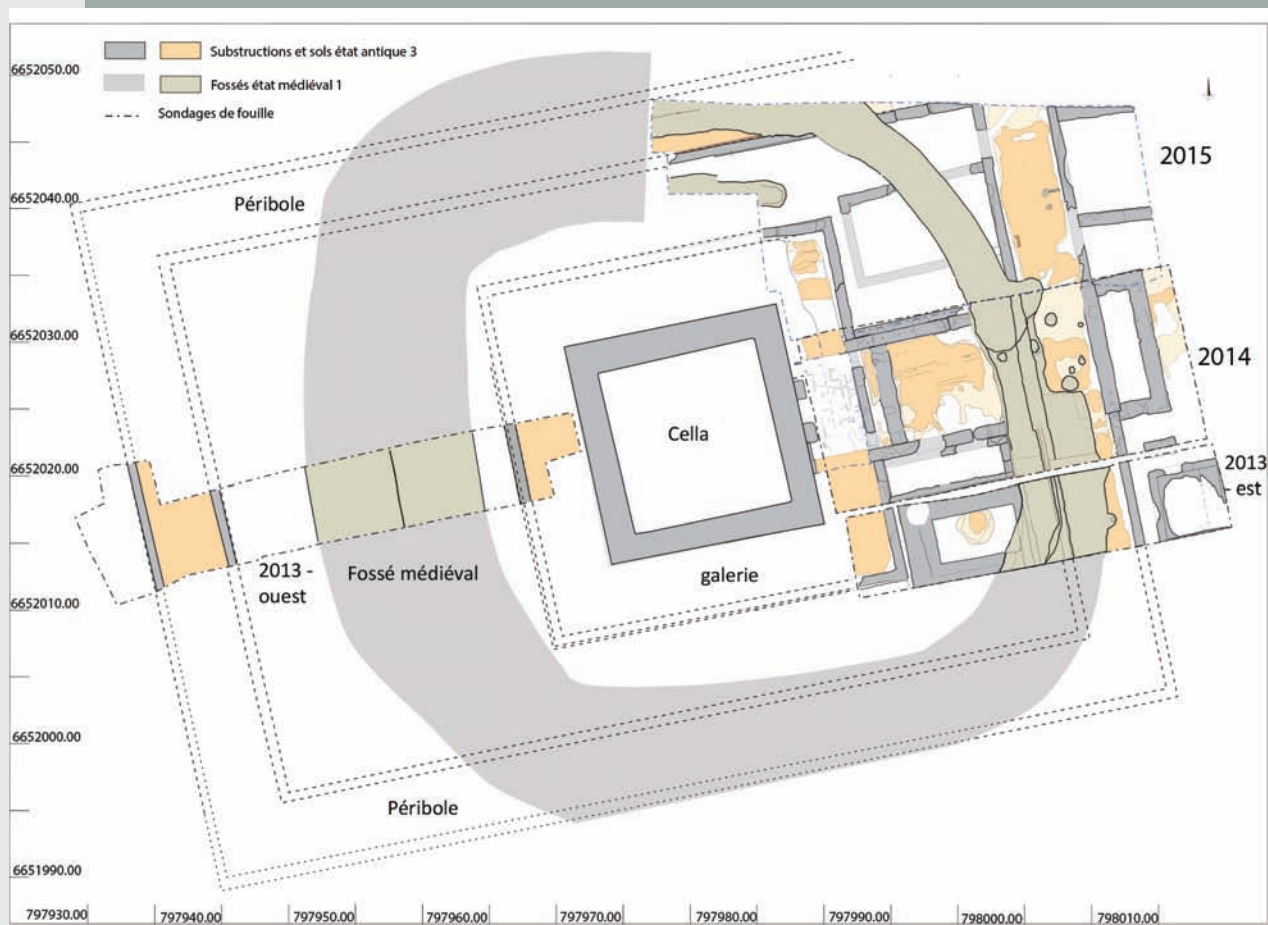


Fig. 7 – Plan d'ensemble montrant l'implantation des sondages de 2013 et de 2014 et les principales structures mises au jour (réal. Ph. Barral).

plus ancien remontant au début de l'époque julio-claudienne. On aurait ici un témoignage ponctuel de la résilience de l'organisation des lieux de culte antiques dans la durée, bien illustrée sur d'autres sites. La datation de ce deuxième état antique repose pour l'instant essentiellement sur des arguments indirects. Des éléments de mobilier céramique en relation avec cet état sont caractéristiques du deuxième tiers du I^{er} siècle de n.è. et incitent à situer la mise en place de ce premier état monumental vers le milieu du I^{er} siècle après J.-C.

Les différents éléments constitutifs du système d'accès au temple de l'état antique 3, le plus monumental, ont été mis en évidence. Le grand temple présente une *cella* entourée d'une galerie périphérique et appartient aux temples de tradition gauloise, dit *fanum*. L'*ambitus* repose sur un soubassement légèrement surélevé, et le sol de la *cella* se situe à un niveau nettement supérieur, auquel on accédait par un escalier. L'accès à la *cella* est constituée par une suite d'espaces plus

ou moins clos. A l'extérieur du péribole, un porche d'entrée précède le portique et permet d'accéder à un vestibule puis au grand escalier permettant de rejoindre la *cella* (Fig. 7). Les ordonnances de la galerie et du vestibule restent à préciser (murs, ou murs percés d'arcades, ou colonnades ?). De nouvelles séries de mobilier liées au décor architectural du temple ont été découvertes. Leur étude permettra d'avancer progressivement dans la restitution de l'ordonnement architectural et décoratif du sanctuaire. L'état antique 3 débute durant la seconde moitié du I^{er} siècle de n.è., sans qu'il soit possible pour l'instant d'être plus précis. De nombreuses phases de travaux et de remaniements affectent le sanctuaire, mais ne peuvent être datées précisément. Il nous manque en particulier les informations permettant de caler en chronologie absolue ces différentes étapes. Le matériel présent dans des remblais liés aux reconstructions appartient à la période flavienne. Dans la dernière phase de reconstruction observée, à l'est de la *cella*, au niveau de la jonction entre

la galerie et le vestibule, des fragments de chapiteaux corinthiens datables de l'époque flavienne, réemployés dans la maçonnerie suggèrent que ces travaux commencent vers le début du II^e siècle. Quelques fragments de céramiques provenant en particulier de la couche de destruction nous orientent vers une datation similaire et attestent de l'utilisation du temple durant la première moitié du II^e siècle, au moins.

Concernant la chronologie de la fin de l'entretien et de l'abandon du lieu de culte, les données monétaires témoignent d'une fréquentation du site jusqu'au troisième quart du IV^e siècle au plus tard.

Enfin, la connaissance des étapes tardives d'occupation du site, à l'époque médiévale, a progressé, sans toutefois que des informations décisives concernant la datation de l'enceinte fossoyée médiévale aient pu être apportées. Indirectement, la découverte d'installations appartenant à un nouvel état, daté de la période XIII^e-XV^e siècles par un mobilier assez abondant et homogène, fournit un

Terminus Ante Quem pour la fin du premier état médiéval. La présence d'éléments de mobilier céramique des XI^e-XII^e siècles, issus malheureusement de remblais sans lien strict avec les structures du premier état, donne une indication générale qui devra être confortée par les recherches futures.

Les résultats de la campagne de 2014 sont particulièrement intéressants à plusieurs points de vue. Les recherches ont apporté de nombreuses informations concernant l'histoire de ce sanctuaire méconnu, implanté à la périphérie d'*Augustodunum*, la capitale antique des Eduens, l'un des peuples les plus importants de Gaule. L'existence de ce substrat d'occupation laténien est évidemment de première importance pour comprendre la genèse du complexe cultuel et, plus largement, mieux cerner les facteurs ayant pu jouer dans le choix de l'implantation de la nouvelle capitale des Eduens sur le site topographique d'Autun (Barral *et al.* 2015).

Fig. 8 Vue du sondage ouvert à la hauteur du *parascenium* sud du théâtre – campagne 2014 (cl. COM'Air)



Références bibliographiques :

Joly, Barral 2014 : M. Joly, Ph. Barral, *Recherches autour du temple de Janus à Autun (Saône-et-Loire). Résultats de la campagne 2013*, Actes des Journées Archéologiques d'Autun et de l'Autunois 2014, Autun 2014.

Barral *et al.* 2015 : Ph. Barral, G. Bossuet, F. Ferreira, M. Glaus, M. Joly, Y. Labaune, C. Laplaige, P. Nouvel, M. Thivet, D. Champeaux, *Nouvelles recherches sur le complexe du temple de Janus à Autun (Saône-et-Loire)*, Bull. de l'Assoc. Française pour l'Etude de l'Age du Fer, 33, 2015, p. 33-36.

Joly, Barral 2008 : M. Joly, Ph. Barral, La vaisselle du sanctuaire de Mirebeau-sur-Bèze (Côte-d'Or) : faciès et évolution des corpus (III^e s. av. J.-C. - II^e s. apr. J.-C.), in Rivet L., Saulnier S. éd. *Actes du congrès de la SFECAG de L'Escala – Empuries, 2-4 mai 2008*. Marseille : SFECAG, p. 361-380.

Le théâtre du Haut-du-Verger – Résultats de la campagne 2014.

(F. Ferreira)

Situé au nord du temple dit « de Janus », le théâtre du Haut-du-Verger a bénéficié d'une seconde campagne de fouille visant à compléter les premiers résultats obtenus en 2013¹. Suite à cette première campagne, nous avons pu constater que le monument avait été construit entre la fin du I^{er} et le début du II^e s. ap. J.-C. Il s'est ensuite effondré au cours du III^e s. ap. J.-C. Une seule phase de construction avait été observée lors de cette campagne. Les fouilles menées en 2014 (Fig. 8) ont permis de définir précisément le cadre chronologique du monument et ses différents usages au cours du temps.

Nouveaux résultats

Nous avons pu confirmer l'existence d'un édifice antérieur au théâtre, sans toutefois

¹ Pour une synthèse détaillée des deux premières campagnes voir notamment : Ferreira F., « Nouvelles recherches sur le théâtre du Haut-du-Verger à Autun » In : Ferreira F., Palermo C., Journée d'étude sur les théâtres gallo-romains, Actes de la journée tenue à Lyon le 25 Octobre 2014, IRAA, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Lyon, à paraître. Voir également Ferreira F., Louis A., « Le théâtre du Haut-du-Verger. Résultats de la campagne 2013. » In : Labaune Y., Tisserand A., « Journée d'Actualité Archéologique en Pays Eduen » - Actes de la journée du 18 Avril 2014, Service Archéologique de la Ville d'Autun, p. 39-41.



Fig. 9 Piles du *parascenium* reliées par un mur, après affaissement des niveaux de sols (cl. Ch.Mailhan)

en déterminer la nature. Une large fondation en a été mise au jour mais rien ne permet de définir la fonction de cette construction monumentale qui fut détruite. En effet, les niveaux de démolition antérieurs à la construction du théâtre sont présents sous l'ensemble du *parascenium*. La plupart des débris ont été triés et soigneusement étalés avant d'être recouverts par un manteau de terre végétale sur laquelle a été mis en place le chantier de construction du théâtre.

Une seule phase de construction avait été déterminée pour le monument en 2013. A l'issue des fouilles de 2014, trois phases de constructions différentes ont été observées.

Un premier théâtre, correspondant à l'*ima* et à la *media cavea* de l'état final du monument a été édifié probablement au milieu du I^{er} s. ap. J.-C. C'est vers la fin du I^{er} s. ou au début du II^e s. ap. que l'édifice fut agrandi.

Plusieurs rangs de gradins ont alors été ajoutés à la partie supérieure du théâtre. Cette nouvelle *summa cavea* était soutenue

Fig. 10 Salle dite « à abside »
découverte à l'arrière de l'angle sud
du théâtre (cl. F. Ferreira)



par plusieurs murs radiants et concentriques dont les fondations sont liées. Celles-ci constituent un véritable maillage permettant une meilleure assise du monument dont le diamètre passe d'une centaine de mètres à près de 116 mètres. Cette modification de l'édifice a eu un impact important sur le système de répartition des spectateurs mais aussi sur certaines infrastructures, comme le système d'évacuation des eaux. Bien que les fondations du théâtre aient été conçues afin d'éviter tout risque d'effondrement, plusieurs indices suggèrent que le monument ait déjà présenté quelques signes de faiblesse dans le courant du II^e s. ap. J.-C. Plusieurs murs et sols se sont affaissés et effondrés avant d'être sommairement consolidés (Fig. 9). De nouvelles fondations ont également été ajoutées entre certaines maçonneries jusqu'à indépendantes les unes des autres.

La dernière phase de construction observée survient dans la première moitié du III^e s. ap. J.-C. Une vaste salle à abside est ajoutée à l'extérieur du monument. Il s'agit d'un espace très ouvert (Fig. 10) qui monumentalise l'extrémité de la voie reliant le théâtre au temple dit « de Janus ». Plusieurs fragments de colonnes, d'ordre toscan, ainsi qu'une inscription, ont été découverts face à l'entrée du *parascenium*. Cette dernière mentionne probablement les travaux réalisés et le nom du donateur qui ne nous est malheureusement

pas parvenu. Les ouvertures de cette salle, de près de 6 m de large permettaient peut-être aux spectateurs de poursuivre le long de la façade rectiligne du monument pour rejoindre le *parascenium* nord.

Dans la seconde moitié du III^e s. ap. J.-C., l'édifice a probablement été abandonné. Il fait alors l'objet d'un vaste chantier de récupération bien organisé où les maçonneries sont soigneusement démontées et les blocs de grand appareil récupérés. Plusieurs traces d'occupation, déjà observées lors de la campagne précédente, suggèrent la mise en place d'un véritable squat. Plusieurs espaces sont réaménagés : les murs sont enduits et repeints, des sols de tuileau sont disposés dans l'angle sud du *parascenium*, plusieurs outils et ossements fauniques supposent d'autres activités que celles pour lesquelles le théâtre était initialement prévu. Parallèlement, ont été réalisées quelques aires de gâchage au sein du bâtiment à abside où l'on trouve également plusieurs espaces dédiés au débitage de blocs. C'est au cours de cette dernière phase d'occupation, où le théâtre n'est donc plus utilisé en tant que tel, que l'édifice s'effondre brutalement sur lui-même.

Conclusion préliminaire et axes de recherches envisagés

La découverte du monument en 1976² constituait déjà un exemple inattendu de théâtre sur substructions aériennes en Gaule. Les données récemment acquise par le biais de prospections géophysiques³ permettent, conjointement à la fouille, de le confirmer. C'est à l'aide de ces nouvelles données que différentes recherches ont été engagées pour l'année 2015 : l'objectif est d'étudier de façon précise le rôle et l'aspect du *parascenium* en prenant plus particulièrement en compte les nombreux éléments de décor mis au jour et le cadre urbain dans lequel s'insère l'édifice. Outre l'affinage des données chronologiques, le second objectif sera de préciser les fonctions ludiques réelles du bâtiment. Il sera donc nécessaire de poursuivre l'exploration archéologique du théâtre à la hauteur de la scène et de l'*orchestra* dans les années à venir.

² R. GOGUEY, « Le théâtre du "temple de Janus" à Autun : les données de la photographie aérienne et l'environnement archéologique », *Spectacula II - Le théâtre antique et ses spectacles*, Lattes, France, 1992, p. 45-56.

³ Bossuet G., Louis A., Ferreira F., Labaune Y., Laplaige C., « Le sanctuaire suburbain d'*Augustodunum* à la Genetoye, Autun (Saône-et-Loire). Apport de l'approche combinée de données spatialisées à la restitution du théâtre antique du « Haut du Verger », *Gallia*, à paraître.

Le LiDAR d'Autun.

Dynamique alluviale, agglomération antique et occupation rurale : un relevé aux potentiels multiples

Jonhattan Vidal

Emmanuel Chevigny

Ludovic Granjon

Laure Saligny

Plate-forme géomatique Bourgogne Franche-Comté (GéoBFC) – MSH de Dijon

Introduction

Un relevé topographique LiDAR¹ a été réalisé en 2013 sur une emprise de 70 km² autour d'Autun. Cette technique, utilisée en archéologie depuis le début des années 2000, consiste à effectuer un balayage du sol à partir d'un scanner embarqué dans un avion émettant des impulsions lumineuses. L'appareil enregistre le temps de retour de l'émission laser ce qui lui permet de déterminer la distance à l'impact et donc de mesurer la surface du sol. On obtient ainsi un relevé topographique de grande précision (10 cm) dont la technique permet d'étudier le relief du sol sans le couvert végétal². Pour le résultat de l'acquisition, nous renvoyons à l'article de la publication des journées archéologiques 2014 : Saligny, Mémier 2015³.

Ce type de relevé nous sert à détecter des structures archéologiques sous forêt qui nous sont par nature difficiles d'appréhension, et révèle l'empreinte topographique d'installations humaines dont la trace est très faible et souvent invisible à l'œil nu. Si l'application de ce procédé sur un espace d'une grande richesse archéologique qu'est celui de l'antique *Augustodunum* et ses environs

immédiats promettait un résultat fructueux en particulier pour la localisation de sites dans la zone boisée (au sud) ; il en découle également des informations originales concernant des terrains peu abordés lors d'études de relevés lidar : la plaine alluviale et l'espace urbain actuel.

Méthodologie

Le relevé topographique obtenu nécessite des traitements de visualisation d'imagerie pour détecter les structures archéologiques. En l'état actuel, il n'existe pas véritablement de méthode qui corresponde à tous les terrains, nous avons donc choisi une série d'indices les mieux adaptés à la morphologie de notre site et exploités selon un protocole d'observation.

Dans un premier temps nous utilisons une analyse de pente qui offre une bonne vision de la morphologie générale d'un secteur et permet de déceler les structures en rupture avec elle, ainsi qu'une analyse en composante principale de 8 ombrages d'orientations différentes. Ensuite les anomalies détectées sont observées plus précisément avec les indices *Sky view factor* qui affichent la portion de ciel visible pour chaque pixel, et l'ouverture topographique qui présente le degré de dominance ou de fermeture en un point.

Les structures archéologiques repérées sont alors vectorisées au sein d'une base de données spatiales et dans le cadre d'une procédure normalisée qui intègre un thésaurus prédéfini. Si une première interprétation est enregistrée, le retour au terrain reste indispensable pour valider les identifications qui sont proposées.

¹ *Light detection and ranging*. L'acquisition des données Lidar et de l'orthophotographie a été réalisée avec le soutien financier du Conseil Régional de Bourgogne, et le soutien technique de GEOBFC – Maison des Sciences de l'Homme de Dijon, en collaboration avec la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Bourgogne, l'EPCC Bibracte et la ville d'Autun.

² Des traitements permettent de soustraire les enregistrements correspondant aux arbres pour ne garder que ceux arrivés au sol et ainsi révéler le sol nu et produire un modèle numérique de terrain (MNT).

³ Saligny L., Mémier M., Expertise et suivi d'une acquisition Lidar pour l'archéologie : l'exemple d'Autun, JAAAB 2014, 28-33

Plaine alluviale : le secteur du temple dit de Janus

Le secteur de la Genetoye est l'objet d'un programme collectif de recherche débuté en 2012 (Labaune Y. dir.) qui comporte plusieurs objectifs auxquels l'étude du relevé LiDAR peut contribuer. Il s'agit en particulier d'appréhender de manière diachronique le cadre environnemental des occupations humaines et de comprendre l'impact de la dynamique alluviale et des variations du cours d'eau sur l'occupation de l'espace par l'homme.

Pour aborder cette zone d'investigation privilégiée une méthode d'affichage de la microtopographie a été mise au point pour visualiser les paléochenaux en couplant l'indice d'ouverture topographique et l'affichage altimétrique coloré du MNT. Pour bien appréhender ce secteur, les données issues du LiDAR sont combinées avec celles

obtenues des orthophotographies infra rouge ainsi qu'avec les résultats des prospections géophysiques.

Les anomalies topographiques correspondant à des bras morts et des paléochenaux nous permettent de mieux visualiser la dynamique des cours d'eau dans ce secteur. On constate sur les rives de l'Arroux un système en méandres dont les fossiles topographiques sont bien marqués (fig. 1), et pour le Ternin (un de ses affluents) un système en tresses qui n'est plus observable dans la morphologie actuelle du paysage.

La microtopographie démontre également qu'en conséquence de cette dynamique alluviale les structures archéologiques ont été implantées sur des positions privilégiées. C'est en particulier le cas pour les installations monumentales que sont le théâtre et le temple, comme le montre une simulation d'inondabilité de ce secteur (fig. 2).

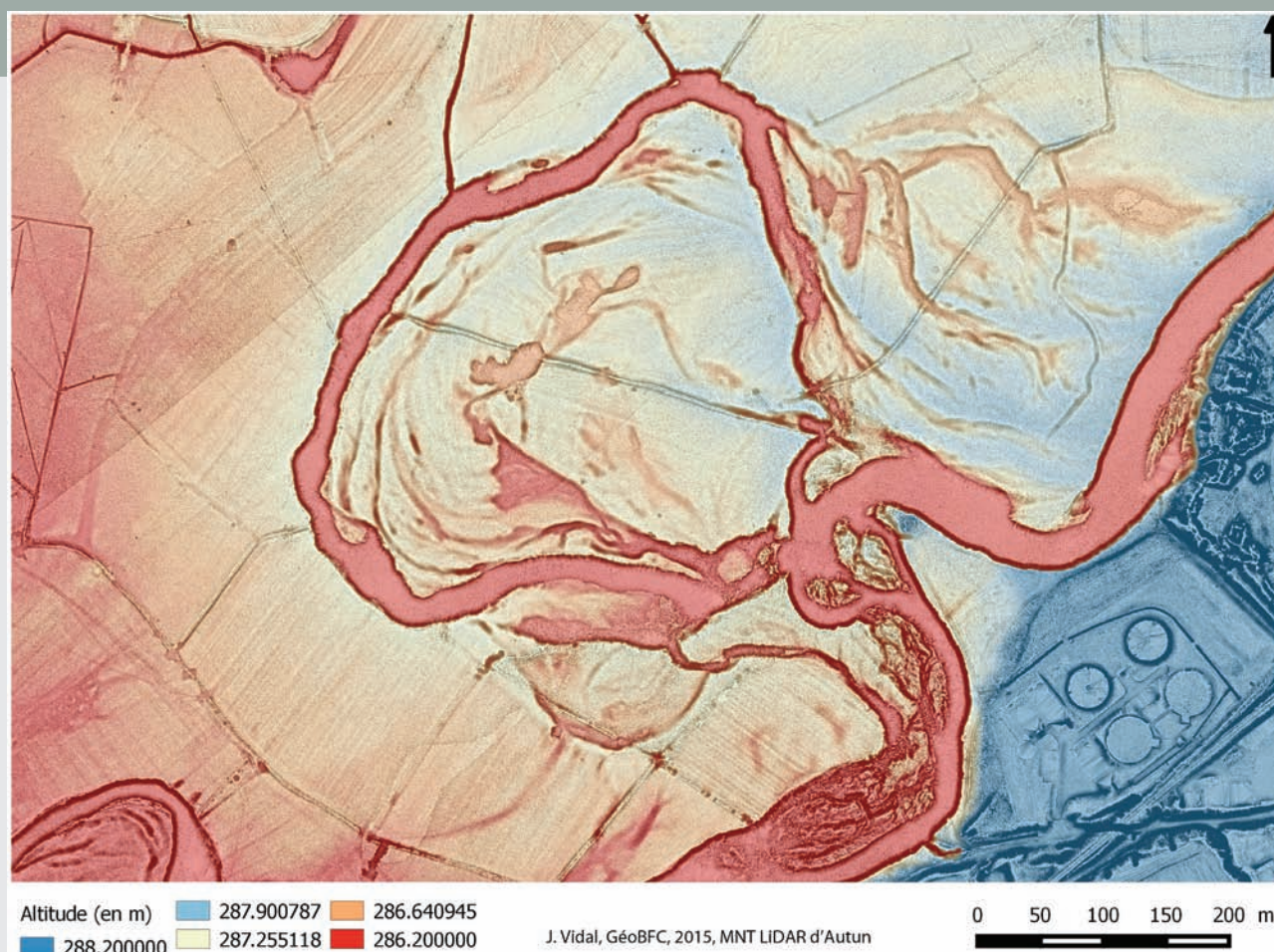


Fig. 1 Bras mort de l'Arroux visible sur le MNT en ouverture topographique positive (réal. J. Vidal)

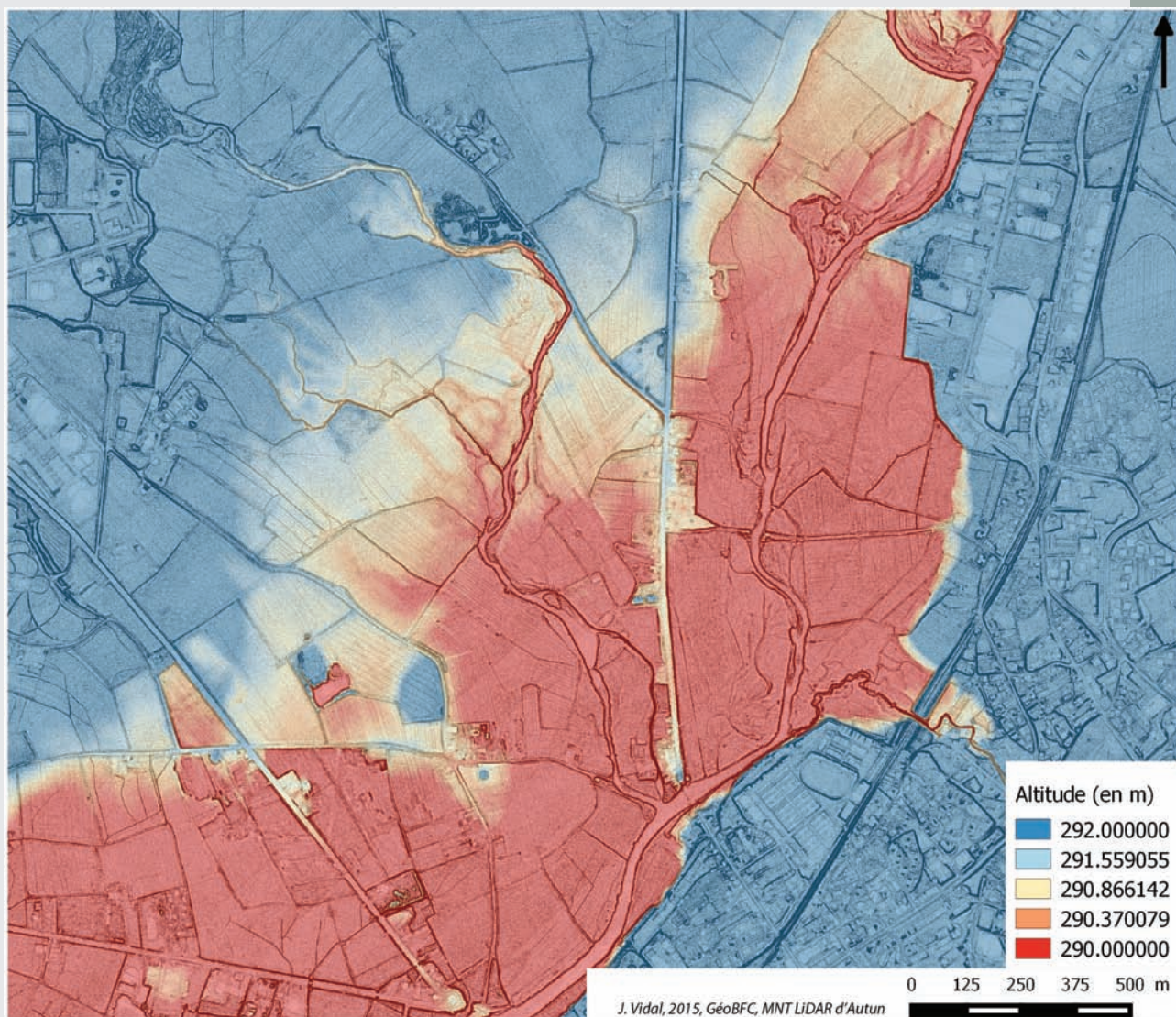


Fig. 2 La position topographique favorable du théâtre Goguet et du temple dit de Janus (réal. J. Vidal)

Une capitale de cité antique : urbanisme et parure monumentale

Concernant l'urbanisme antique, les différents travaux archéologiques menés dans l'enceinte urbaine d'Autun depuis un siècle ont permis d'observer ou de supposer un certain nombre d'aménagements en terrasse pour faire face à la forte déclivité du terrain. Or le relevé LiDAR met en évidence des zones de terrasses selon un espace altimétrique relativement régulier d'environ 5m (fig. 3). Cette régularité de l'organisation topographique de la ville pourrait résulter d'un aménagement global de la déclivité du site et constituer un indice de planification antique.

Autun fait partie des villes comportant des « antiques » en élévation. Sur ces monuments le relevé LiDAR fournit des

données intéressantes dans une démarche d'archéologie du bâti. En effet, lors de l'acquisition des points géoréférencés sont obtenus sur toute leur hauteur et permettent de les visualiser en 3D. Si ce type de données ne remplace pas une véritable photogrammétrie d'un édifice, ces données altimétriques présentent l'avantage d'être déjà disponibles pour l'ensemble des monuments d'Autun et permettent de réaliser un certain nombre de mesures comme des profils dont la précision relative est de l'ordre de 2 cm (fig. 4). Outre ces objectifs scientifiques, le relevé présente un intérêt patrimonial pour des édifices en cours de dégradation.

Pour les monuments connus par l'historiographie mais disparus aujourd'hui, là encore, le MNT permet de les relocaliser précisément, c'est le cas du temple dit de

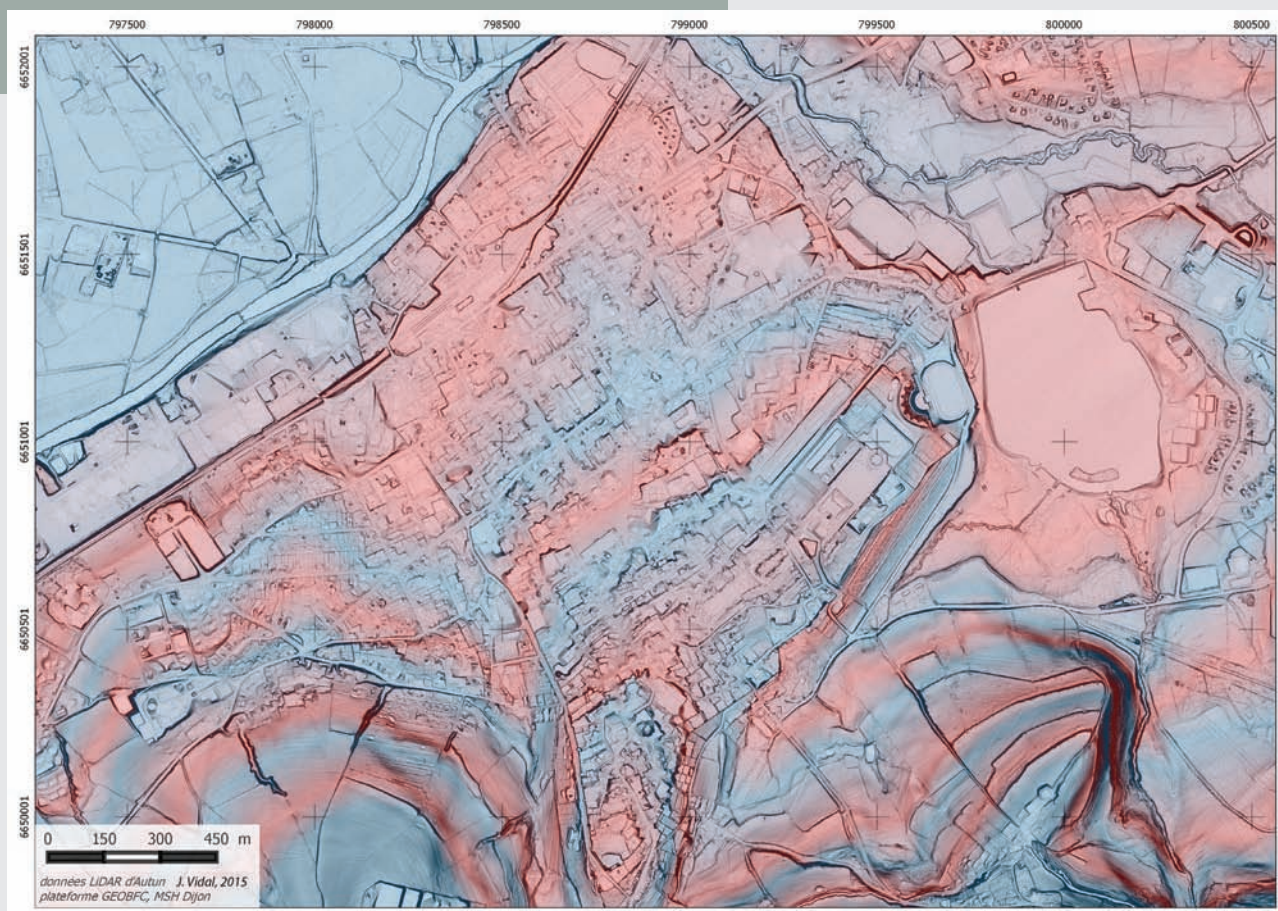


Fig. 3 Analyse de pente d'Autun et coloration des bandes d'altitude de 5m (réal. J. Vidal)

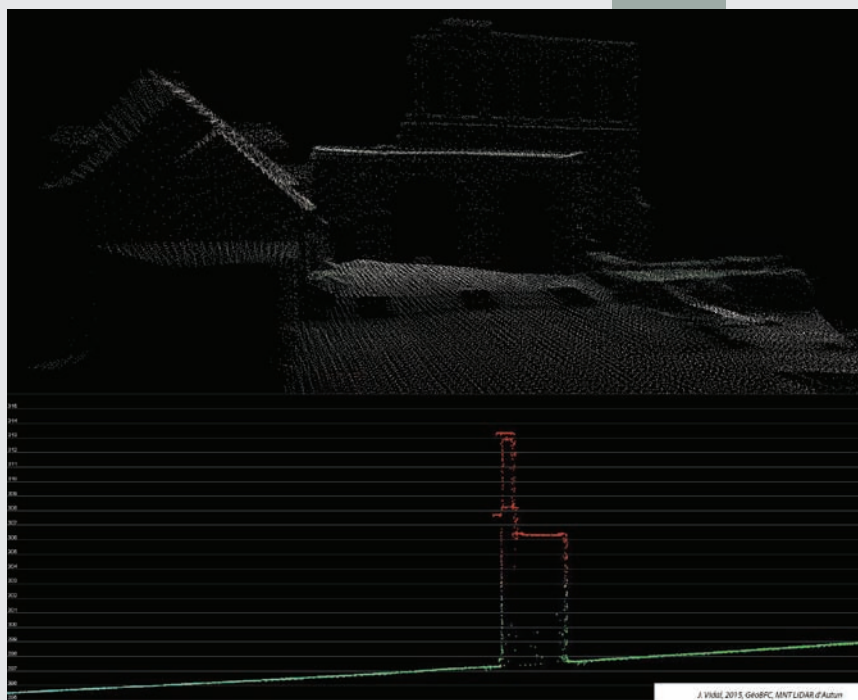


Fig. 4 Dans la partie haute : vue du nuage de point (on devine la porte d'Arroux). Dans la partie basse: profil de mesure de la porte d'Arroux. (réal. J. Vidal)

Pluton et du monument de la Gironette, de même que les tronçons perdus des fortifications de la cité.

Le lien ville-campagne

Outre l'espace urbain et les zones dégagées de la plaine alluviale, le LiDAR nous permet d'aborder le secteur boisé au sud de la ville. En effet, l'acquisition en hiver lorsque que le couvert végétal était le plus faible a permis une bonne pénétration des faisceaux laser dans la forêt. Ainsi dans des zones à la végétation dense qui n'ont pas été prospectées apparaissent des vestiges, permettant de reconstituer le tissu d'établissements ruraux qui bordaient l'agglomération et de caractériser certaines activités : habitat, exploitation des ressources naturelles, exploitation agricoles, etc.

Enfin, concernant la connexion ville/campagne, le MNT révèle des tronçons de voirie à mettre en relation avec les études existantes sur le réseau viaire antique.

Conclusion

Ainsi cette première approche du modèle numérique LiDAR d'*Augustodunum* et ses environs a permis de mettre en œuvre une méthodologie efficace pour aborder les problématiques archéologiques et géo-archéologiques spécifiques à ce terrain. Cette première étude, en plus des résultats en secteur boisé, esquisse les apports potentiels dans différents domaines peu abordés dans les études LiDAR : les secteurs de plaine alluviale, l'agglomération antique, les monuments en élévation.

D'importants vestiges julio-claudiens découverts au n° 17B de la rue Carion (Autun, Saône-et-Loire)

Yannick Labaune

Responsable du service Archéologique de la Ville d'Autun / UMR 6298 ArTeHiS

Adrien Saggese

Céramologue, UMR 6298 ArTeHiS

Morgane Andrieu

Doctorante, Université Paris-Sorbonne / UNIL

Avec la collaboration de

Pierre-Yves Lambert

CNRS / UMR 8546 - AOROC

Parmi les différentes opérations menées en 2014 par le Service Archéologique de la Ville d'Autun (Sava), le diagnostic d'archéologie préventive réalisé au n° 17B, rue Carion a fourni une documentation de premier ordre. L'opération a concerné deux îlots théoriques situés dans le quart nord-ouest de la ville antique en périphérie de l'enceinte (Fig. 1). Les indices les plus anciens remontent à la fin du règne d'Auguste, l'occupation se poursuivant jusqu'au IV^e s. de notre ère.

Les vestiges julio-claudiens, stratifiés, sont particulièrement bien conservés. L'intensité de l'occupation dès la fondation de la ville est perceptible à travers l'analyse du mobilier, en particulier un lot de vaisselle céramique piégé dans un égout qui est à ce jour l'un des plus précoces d'Autun, avec ceux du « nouvel hôpital » et du « faubourg d'Arroux ». Ce corpus présente la particularité d'être abondant, de qualité et très peu fragmenté, ce qui a permis de reconstituer des dizaines de formes archéologiquement complètes. Il recèle également quatre tessons graffités dont l'un est particulièrement atypique car il porte une inscription de plusieurs lignes. Ce dernier est en langue gauloise et fait appel à l'utilisation de l'alphabet latin et grec.

La nature même de cette occupation reste cependant difficile à préciser. Des aménagements *a priori* domestiques, comme des fosses dépotoirs mais peut-être également une petite cave planchéiée,

suggèrent la présence d'un habitat probablement édifié en matériaux périssables. Une activité artisanale marginale a également été repérée, en particulier le fonctionnement d'une forge à l'époque augusto-tibérienne et le travail de l'os sous le règne de Tibère ou de Claude. En revanche, il a été plus difficile d'expliquer l'enfouissement intentionnel de plusieurs céramiques complètes, parfois en association avec des couches cendreuse et des esquilles d'os d'animaux brûlés.

I. Un graffito exceptionnel

Ce *graffito*, aujourd'hui incomplet, a été gravé après cuisson sous le fond d'une assiette en *terra nigra*. Dans le fond, une estampille complète, CATVA, est visible (Fig. 2). En l'état du dossier, il est possible de proposer la lecture suivante :

...]+ QVII
...]+ OTITOS BRIXTAS
...]+ ΠΟΤΙΤΟC ΒΡΙΞΤΑC

Ce *graffito* est un exemple exceptionnel de l'épigraphie sur céramique. Rares sont les graffites sur céramique qui dépassent les trois lettres et plus rares encore sont ceux qui se développent sur plusieurs lignes. À ce jour, aucun exemplaire comparable n'a été trouvé à Autun alors que l'ensemble de la vaisselle céramique a été prospecté. L'inscription se

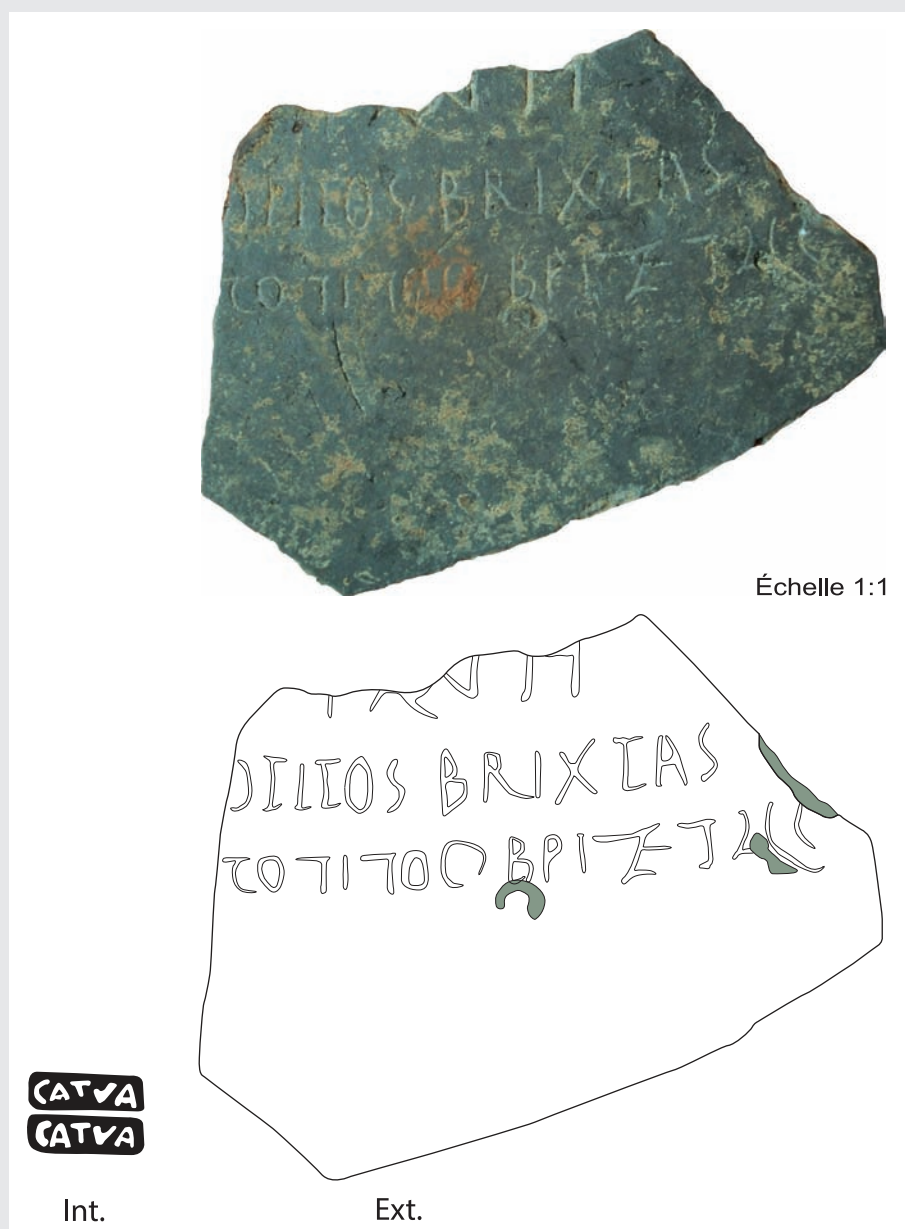


Fig. 2 Inscription sur fond d'assiette en *terra nigra*. (Cliché, relevé et DAO A. Saggese.)

développe sur au moins trois lignes, toutes sont brisées dans leur partie gauche. Il s'agit d'une inscription en langue gauloise faisant appel aux alphabets latin et grec.

La première ligne est très fragmentaire et ne fournit aucun mot complet.

La deuxième ligne est lue [...]OTITOS BRIXTAS (ou possiblement [...]SSITOS (?) d'après P.-Y. Lambert). Elle est rédigée en caractères latins. Cette ligne fournit un mot complet : BRIXTAS, connu dans d'autres inscriptions et notamment dans le texte de la tablette de Chamalières (... *brixtia anderon*..., 'par la magie des infernaux'). Le nom de *Brixta* est aussi attesté à Luxeuil sur plusieurs inscriptions lapidaires latines où on le trouve employé

comme théonyme (CIL XIII, 5426 ; CILXIII, 5425, AE1939, 48). Les stèles sont adressées à Brixta, déesse des sources et des eaux. De Limoges, on connaît un *graffito* : TASCOS BRISTAS / GARTOS (L.V.S) (LG 147). Il s'agit de deux noms d'hommes, le premier est le thème tasgo-, suivi d'un patronyme du thème en -ā, avec l'ancien génitif en -ās (au lieu du tardif en -iās) (Delamarre 2003, p. 88). De la même façon, notre *graffito* présente une terminaison en -os suivie de la même terminaison en -as. Elle peut donc être interprétée comme la mention d'un individu, «fils de Brixta».

La troisième ligne correspond à la translittération erronée de la deuxième ligne en caractères grecs. Le X de BRIXTAS n'est pas le signe équivalent à un groupe de consonnes

/ks/, mais un signe d'origine grecque, valant une vélaire douce ou spirante, une consonne unique qui est la variante combinatoire de k, g lorsqu'ils sont suivis de dentale ou sifflante. Ainsi, la transcription grecque de BRIXTAS était BPIXTAC et non BPIETAC. Cette transcription erronée peut s'interpréter de plusieurs façons :

- Soit le gaulois est encore écrit mais n'est pas parlé couramment
- Soit le scripteur parle gaulois mais ne sait l'écrire qu'en caractères latins, la graphie grecque étant partiellement oubliée.

Il nous reste à déterminer la fonction de ce graffiti tout à fait singulier. Pour l'heure, l'ensemble des remarques tendent à interpréter...]OTITOS BRIXTAS comme étant un anthroponyme gaulois développé sous la forme « ...]otitos, fils de Brixta », voire « ...] potitos, fils de Brixta » si l'on considère que la première lettre de la troisième ligne est un pi.

II. L'enfouissement intentionnel de plusieurs céramiques complètes : des gestes difficiles à interpréter

Seule une fouille extensive sera à même de mesurer la portée du phénomène à l'échelle du site et de préciser la nature de ces rituels.

II.1. Le « dépôt 1 »

Un sondage mécanique destiné à repérer l'épaisseur stratigraphique a permis de dégager un premier sol en terre battue (1060) scellant le sol naturel recouvert d'une fine couche de cendre (1142) mêlée à quelques esquilles d'os brûlés, identifiées comme étant celles de caprinés (identification D. Cambous, Inrap). La couche cendreuse paraît en relation avec un pot en céramique commune mi-fine complet déposé intentionnellement à la verticale sur ce sol qui montre un léger surcreusement à l'endroit où le vase a été déposé. Il est, lui aussi, rempli d'une couche cendreuse et de quelques esquilles brûlées (Fig. 3). Les vestiges sont, semble-t-il, rapidement scellés par un remblai (1013) argileux verdâtre recelant un as de Nîmes (TPQ : 10-14), puis plus tard par un sol daté de la seconde moitié du I^{er} siècle.

II.2. Le « dépôt 2 »

À quelques mètres de l'aménagement précédant, une structure fossoyée (1299) a livré deux vases complets, un pichet bi-ansé en commune sombre fumigée et un pot à lèvre évasée en commune claire à engobe micacé. Ils étaient accompagnés de la partie basse d'un pot en céramique commune claire rugueuse, dans lequel se trouvaient (étaient

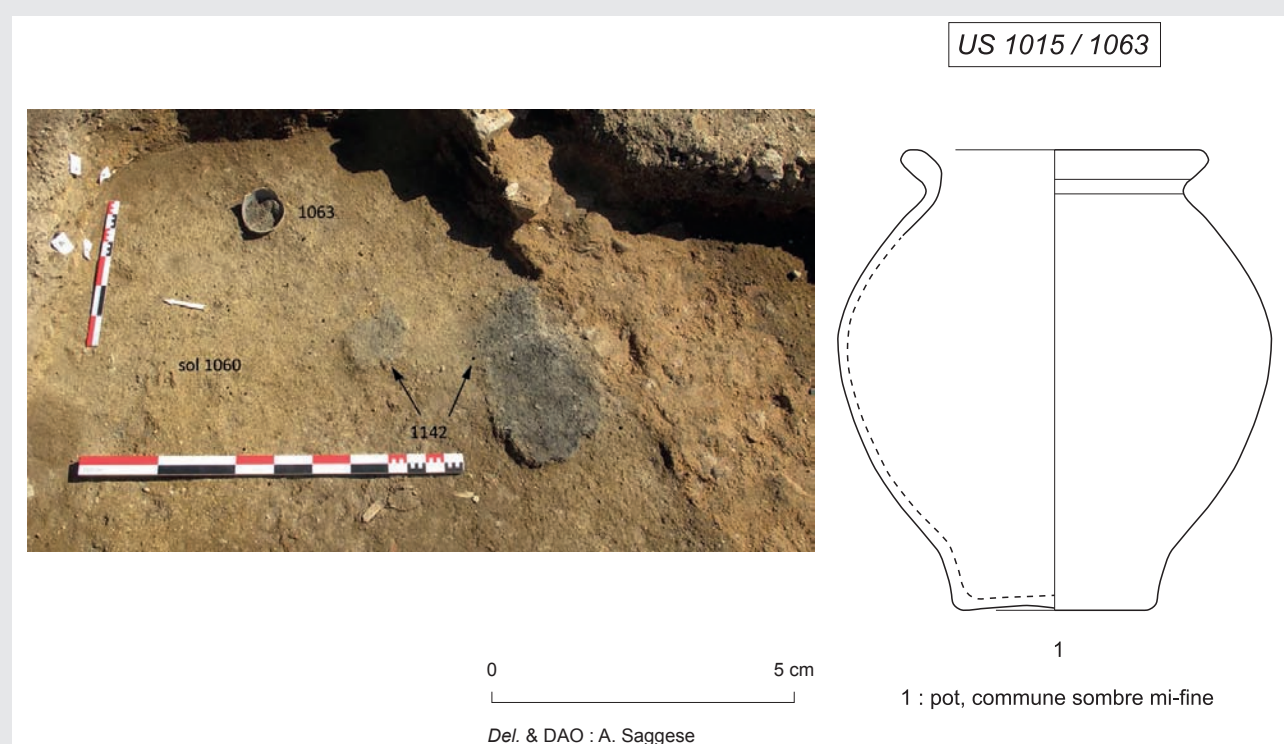
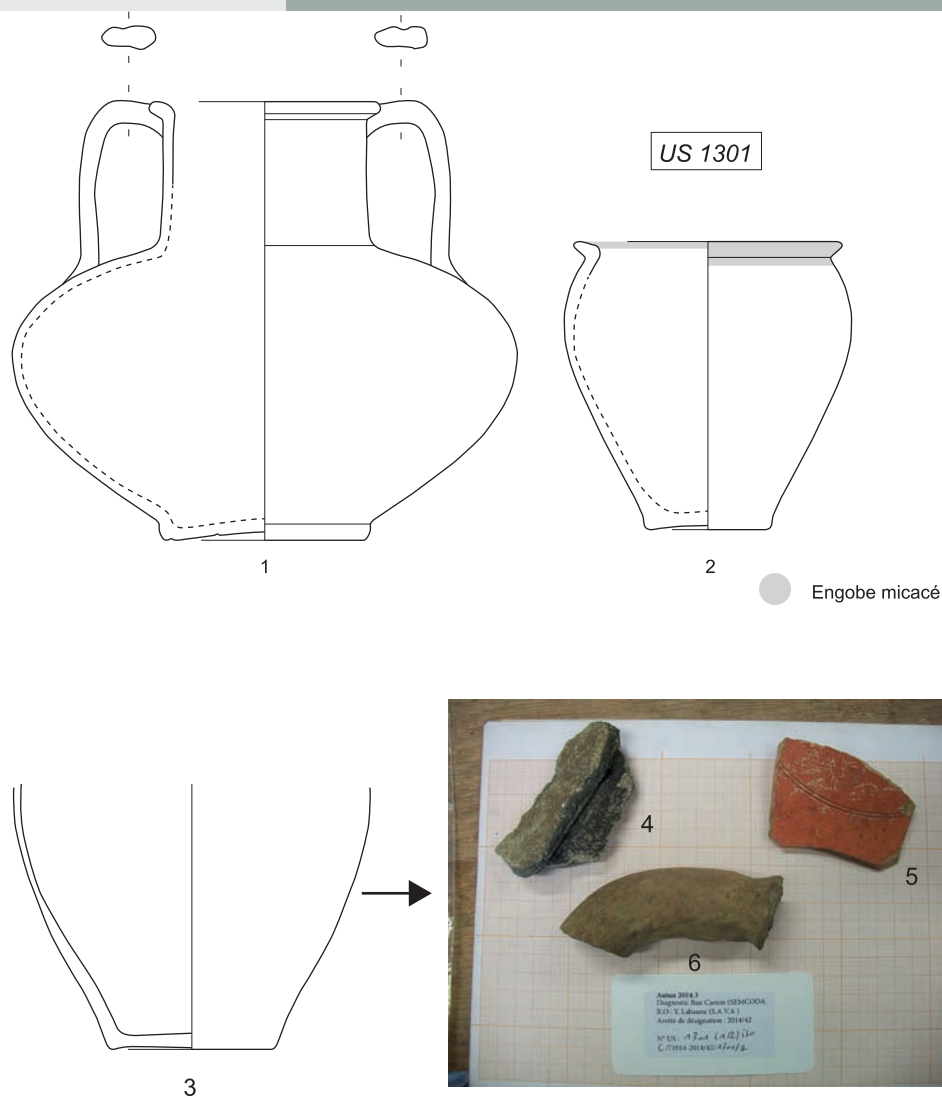
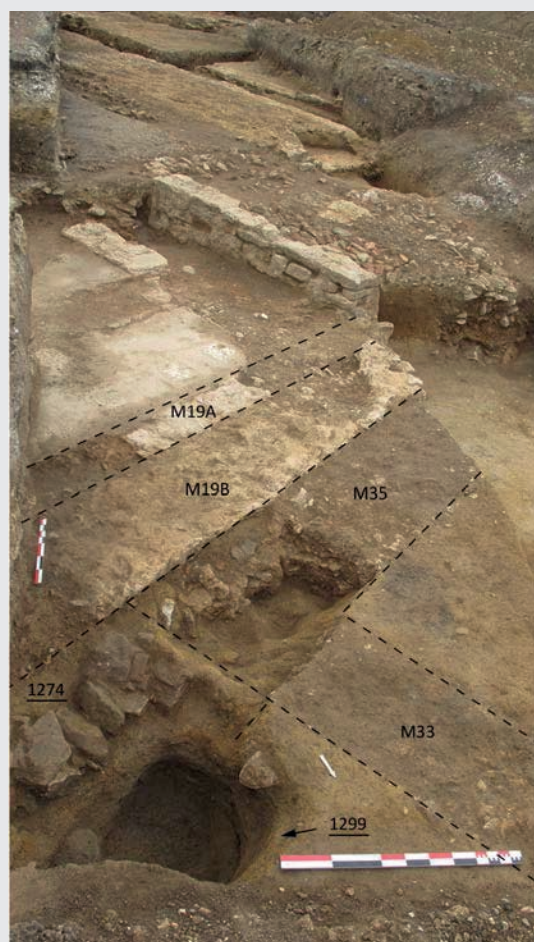


Fig. 3 Contexte de découverte et composition du « dépôt 1 ». (Dessin et DAO A. Saggese.)

déposés intentionnellement ?) un fond d'assiette en sigillée italique, un fragment de bord de *dolium* et une anse d'amphore indéterminée (Fig. 4). Le calage des récipients était en partie assuré par des pierres et des fragments de *tegulae*. Cette structure fossoyée (une fosse ou un fossé) se situe à l'aplomb

d'une probable limite de propriété. Nous ne sommes pas en mesure de savoir s'il s'agit d'un hasard ou non (« dépôt de fondation » ?).



4, 5, 6 : contenu du vase 3



Fig. 4 Contexte de découverte et composition du « dépôt 2 ».
(Dessin et DAO A. Saggese).

Bibliographie succincte

DELAMARRE X., 2003, *Dictionnaire de la langue gauloise – Une approche linguistique du vieux-celtique continental*, Paris : Editions Errance.

LABAUNE Y. (DIR.), LOIRE M., SAGGESE A., TISSERAND A. avec la collab. de ANDRIEU M., CAMBOUS D., DELENCRE F., JACCOTTEY L., RAMETTE Chr., TISSERAND N., 2015, *Autun (71), 17b rue Carion, Projet SEMCODA de construction d'une résidence pour seniors, une zone résidentielle aristocratique occupée de l'époque augusto-tibérienne au IV^e s., rapport de diagnostic archéologique*, Service Archéologique de la Ville d'Autun (2 vol.).

Autun (Saône-et-Loire), 17 rue Saint-Antoine, 1 rue Lauchien le Boucher.

Stéphane Alix

Responsable d'opération, Inrap

En septembre 2013, suite à un projet d'agrandissement de l'EHPAD St-Antoine, l'Inrap a mené un diagnostic dans le parc de cette maison de retraite, sur un peu moins de 6000 m². La conservation des vestiges est variable. La topographie d'origine du terrain

a sans doute beaucoup joué dans le degré de destruction des vestiges. Elle est marquée par une crête N-E/S-O dont la ligne de faite passe approximativement dans l'axe de la longueur de la parcelle sondée. Cette situation ne se lit plus actuellement : l'ensemble du

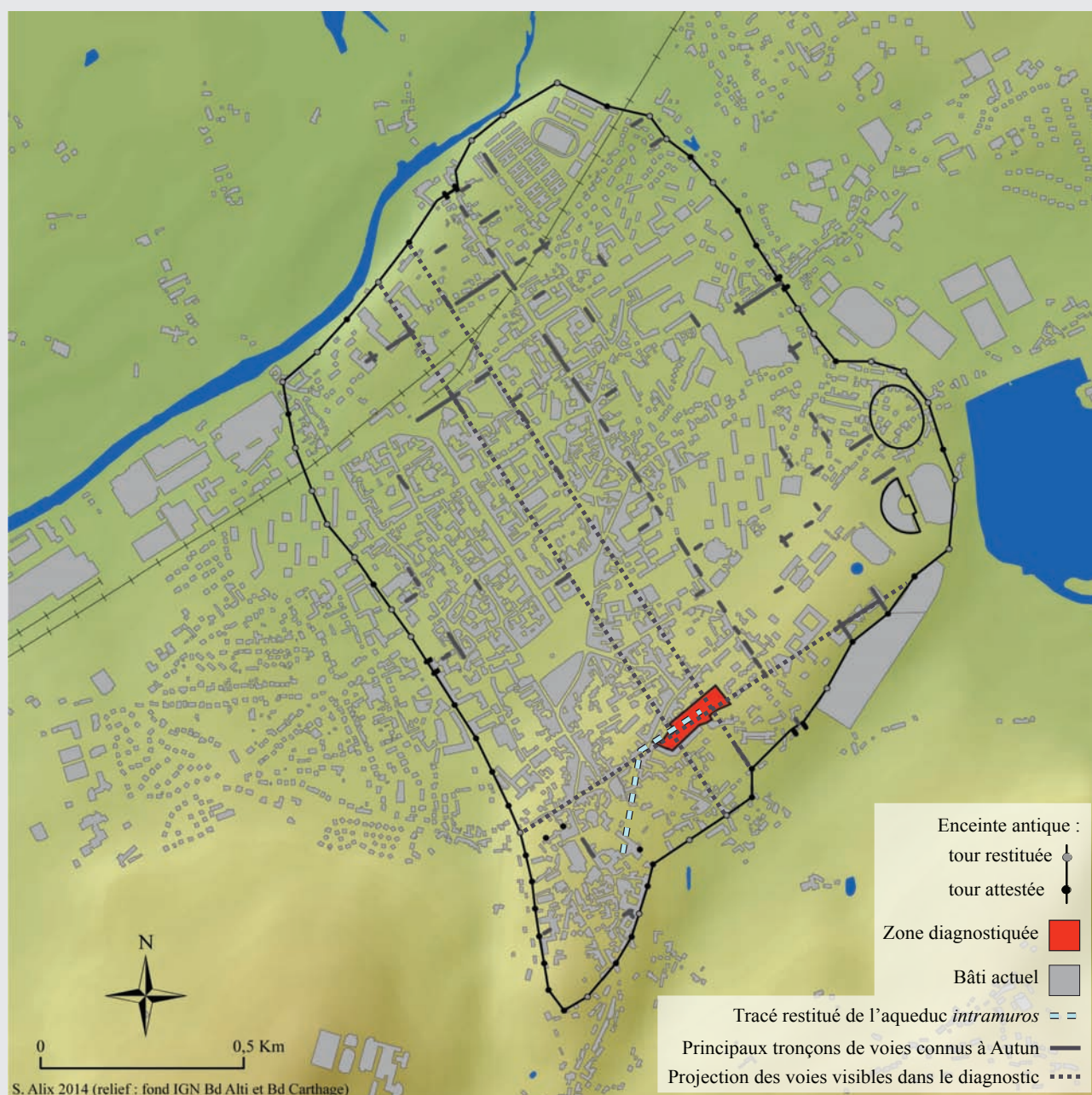


Fig. 1 Localisation du diagnostic par rapport aux villes moderne et antique (réal. S. Alix).



Fig. 2 Cave tibérienne (cl. Inrap).

terrain est plan, en pente douce vers le N-E. Les vestiges situés dans la partie centrale sont en général plus arasés que ceux positionnés au N-O ou au S-E. C'est dans ces parties que l'on retrouve, les séquences stratigraphiques les plus importantes, grâce aux départs de pente remblayés : stratigraphie en place conservée sur plus d'un mètre. Mais, même dans les parties les moins bien conservées les indices archéologiques sont encore très nombreux, affleurant parfois directement sous la pelouse du parc.

Les vestiges mis au jour concernent essentiellement la période antique entre le début du I^{er} s. ap. J.-C. et le IV^e s. ap. J.-C. Les niveaux antiques datés, les plus anciens, sont d'époque tibérienne. Certains sont potentiellement un peu plus précoces pour leur mise en place (l'abandon est tibérien). On notera toutefois la présence de couches anciennes mal datées. Elles sont antérieures à la période tibérienne, mais postérieures à un paléosol du Bronze final III (sondage 5). Ce dernier constitue l'un des rares exemples de couche pré-romaine restée en place intra-muros et un précieux témoin de l'occupation



Fig. 3 Enduits peints découverts dans le comblement de la cave tibérienne (cl. Inrap).



Fig. 5 Bloc tuyère de forge (cl. Inrap).

protohistorique du site avant la mise en place de la cité par Auguste. Une série d'aménagements médiévaux ont été vus. Ils sont peu nombreux. Il s'agit majoritairement de fosses dépotoirs du début de la première moitié du XV^e s. Elles sont toutefois particulièrement riches et intéressantes du point de vue du mobilier. Une série d'aménagements d'époque moderne sont également présents. Certains ont pu être mis en correspondance avec des constructions apparaissant dans des documents anciens. D'autres restent inconnus. Mais il n'a pas été procédé à une recherche archivistique complète.

Les vestiges antiques sont particulièrement intéressants. Leur étude s'inscrit dans plusieurs problématiques. D'abord l'occupation précoce de la cité peut être questionnée au travers de nombreux vestiges. Certains touchent à la mise en place de la trame urbaine et des voiries. Des ensembles bâtis tibériens ont été mis au jour. En maçonnerie de pierres ou en matériaux périssables, ils présentent tous des décors riches (enduits peints polychromes abondants) comme on en rencontre peu d'exemples à Autun. Pour les périodes plus tardives, la trame viaire peut être interrogée

dans sa mise en place comme dans son évolution : l'emprise de la parcelle étudiée croise trois voies qui ont été reconnues. L'intérieur des îlots a montré des habitats qui apparaissent assez aisés, avec hypocaustes et décors d'enduits polychromes, marbres et stucs. En dehors, de l'habitat, les vestiges ont révélé la présence d'activité métallurgique (bronze et fer) au moins pour la période tibérienne et la deuxième moitié du I^{er} s. ap. J.-C. Enfin, la zone étudiée recoupe l'axe d'un aqueduc, mis en place très probablement à la fin du III^e s. ap. J.-C. Il pourrait faire partie des réfections du système d'adduction, citées par Eumène, réalisées sous la Tétrarchie. Il recouvre peut-être l'emplacement des anciens états de l'aqueduc, qui ne seraient plus visibles que sous la forme de leur creusement d'épierrement. Si cette hypothèse se confirmait, on peut restituer au centre de la parcelle un aménagement particulier lié à ces états d'origine de l'aqueduc, peut-être le *castellum divisorum* ?

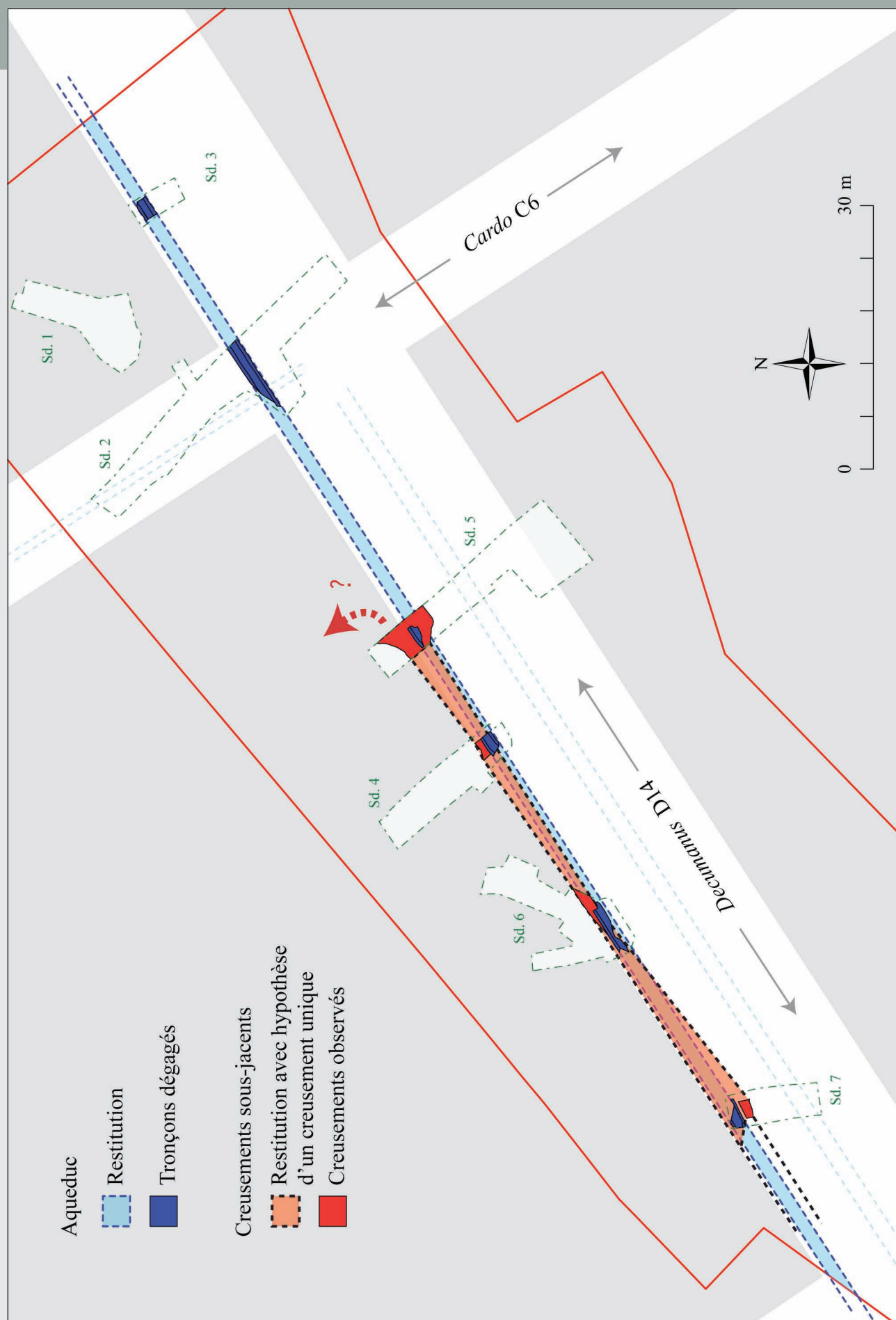


Fig. 6 Tracé de l'aqueduc repéré en diagnostic (réal. S. Alix).



Fig.7 Exemple de segment d'aqueduc en place (cl. Inrap).



Fig. 8 Exemple de segment d'aqueduc effondré (cl. Inrap).

Le site du 28 rue de la Croix Verte à Autun (Saône-et-Loire)

Pierre Quenton

Responsable d'opérations, Inrap

Le résumé qui suit donne un état de l'évolution du site d'après l'analyse stratigraphique et une pré-étude de la céramique. Ne pouvant présenter ici toutes les données, on s'attachera plus particulièrement à la présentation des différentes phases d'occupation du site, et principalement à celles concernant l'évolution du bâti.

Les différentes études n'étant pas totalement achevées, certaines analyses seront susceptibles d'apporter des éléments nouveaux, notamment sur la nature de l'occupation, et d'en affiner la datation. Néanmoins, les grandes lignes de l'occupation sont maintenant cernées et au moins 7 grandes phases d'occupation ont pu être déterminées.

Le site de la Croix Verte se situe dans l'îlot théorique XI 13, îlot situé dans la partie orientale de la ville antique. Les vestiges du *decumanus* D10, bordant l'îlot XI 13 au nord-ouest, ont été mis au jour en 2013 lors du diagnostic archéologique réalisé sous la responsabilité de Yannick Labaune. L'emprise de la fouille se situe à un peu plus de 20 m à l'ouest de l'emplacement supposé de l'amphithéâtre de la ville antique (Fig. 1).

Pour des raisons de sécurité liées à la profondeur d'enfouissement des vestiges archéologiques et à la présence de bâtiments autour de l'emprise de la fouille, la superficie concernée par les investigations archéologiques est de 650 m². La largeur de l'emprise n'excède pas 10 m, pour une longueur de 65 m.

La phase 1 de l'occupation du site est matérialisée par la présence d'un sédiment anthropique que l'on retrouve sur toute l'emprise de la fouille. Ce sédiment argileux gris vert repose directement sur le terrain naturel. Aucune structure n'est associée à cette couche. L'analyse des échantillons prélevés dans ce niveau est en cours, elle permettra peut-être de déterminer la nature



Fig. 1 Localisation du site dans la partie ouest de la ville antique : 1 emprise de la fouille, 2 amphithéâtre, 3 théâtre, en orangé les tronçons de rues (réal. P. Quenton);

du sédiment. Un horizon similaire a été mis au jour lors de la fouille du faubourg d'Arroux, fouille effectuée en 2010 sous la responsabilité de Stéphane Alix. Cet horizon recouvrait alors des structures tibériennes. Les éléments de datation mis au jour dans ce « remblai » lors de la fouille de la Croix Verte situent la mise en place de cette couche au début de la période tibérienne.

La découverte de tessons augustéens dans cette couche indique la probable présence d'une occupation antérieure sur le secteur, mais non perçue lors de la fouille.

Les vestiges de la phase 2 sont peu nombreux, les occupations postérieures ayant détruit une partie des vestiges de cette phase. Néanmoins, la présence de sablières, de niveaux de sol intérieurs et extérieurs et d'une cave indique une structuration plus importante de l'espace et une densification de l'occupation.

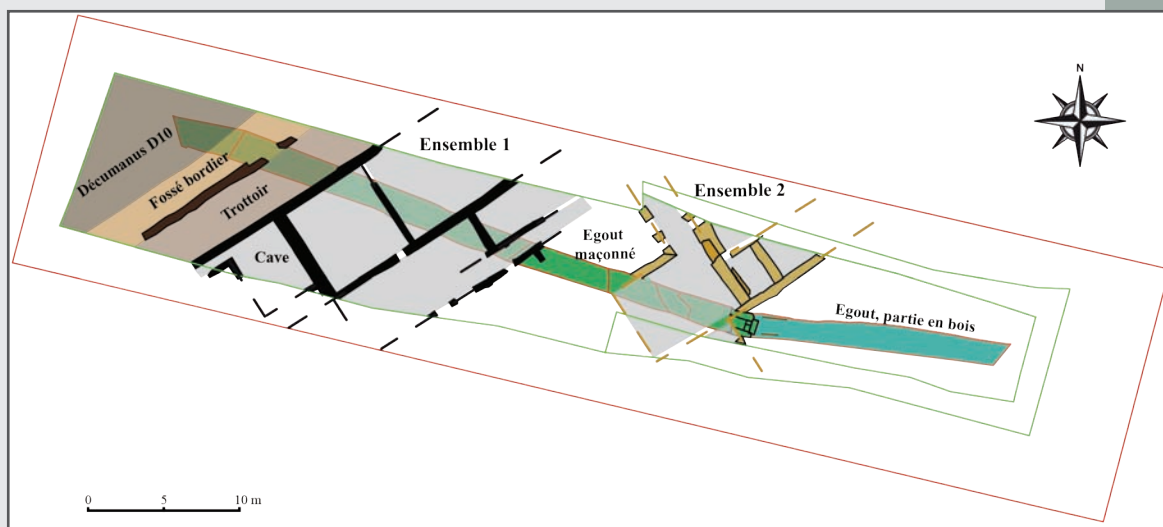


Fig. 2 Plan d'ensemble des phases 3 et 4 (réal. P. Quenton).

Le mobilier céramique correspond à la fin du règne de Tibère, mais cette datation demande à être affinée, quelques éléments pourraient indiquer que la phase 2 perdure jusqu'au milieu du I^{er} siècle.

Après la phase 2, une refonte totale du secteur est réalisée. La phase 3 voit la réalisation d'un égout (Fig. 2 et 3). Cet égout traverse le site de part en part et a donc pu être suivi sur près de 65 m de longueur. Son orientation ne suit pas la trame viaire, ni celle du bâti. L'égout semble positionné sur la bordure d'une terrasse naturelle que la largeur de l'emprise de la fouille n'a pas permis de repérer avec précision, mais que le pendage de certaines couches de la phase 2 laisse deviner. L'égout n'est pas rectiligne, mais légèrement sinueux. Il a la particularité d'avoir une partie maçonnée et une partie ouest où son conduit est réalisé avec des planches. En analysant les plans des maçonneries qui vont se mettre en place après sa création, lors de la phase 4, on remarque que ces dernières reposent sur la partie maçonnée de l'égout, mais qu'aucun mur n'est présent sur la partie non maçonnée. On remarque également que « l'extrados » de l'égout n'est pas convexe mais plat, facilitant ainsi l'installation des constructions de la phase 4. Le conduit de l'égout est large d'environ 0,66 m pour une hauteur moyenne de 1,30 m. Trois collecteurs permettant l'évacuation des eaux usées des bâtiments vers l'égout ont été repérés.

La construction de l'égout de la phase 3 ainsi que celle des bâtiments de la phase 4 sont indissociables. L'égout et les ensembles

architecturaux font probablement partie d'un projet d'aménagement de grande ampleur. En effet l'égout passe sous le *decumanus* D10 et se dirige vers l'îlot IX/X 13. On peut légitimement penser que les constructions présentes dans cet îlot soient également indissociables de la réalisation de l'égout, égout qui participe à l'évacuation des eaux usées de la partie ouest d'*Augustodunum*.



Fig. 3 Partie est de l'égout maçonné (cl. Inrap).

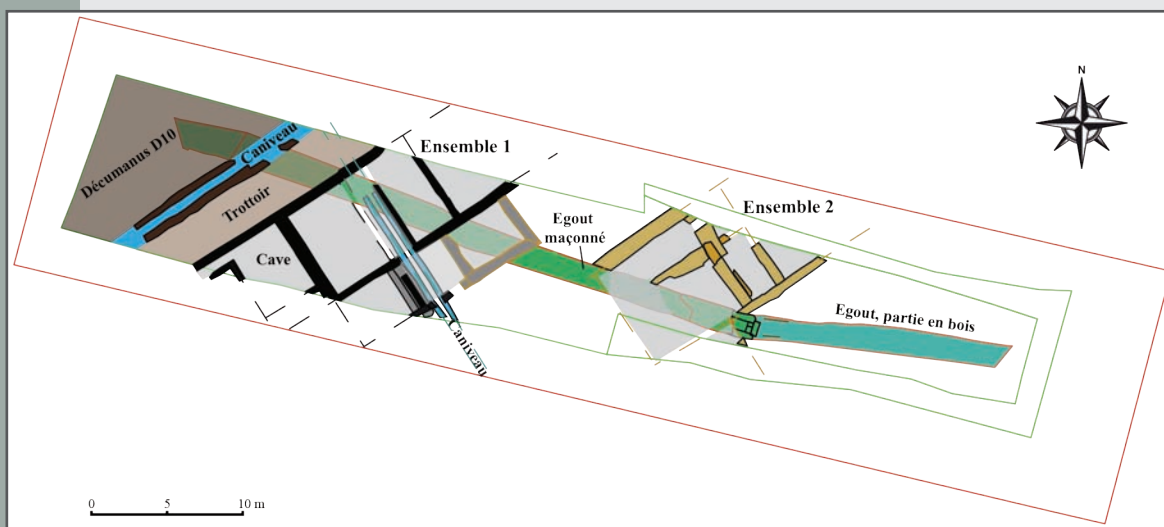


Fig. 4 Plan d'ensemble de la phase 5 (réal. P. Quenton).

Au niveau de l'emprise de la fouille, de nombreuses pièces (minimum 10) semblent indiquer la présence de deux ensembles architecturaux bien distincts. Le premier s'étend en façade de la voirie (*decumanus* D10) et sur une profondeur de 11,75 m. L'ensemble 2, situé à l'arrière de l'ensemble 1, pourrait quant à lui avoir une façade donnant sur le *cardo* C12. L'existence de ce *cardo* n'étant pas encore avérée, cela ne reste qu'une hypothèse.

La phase 3, matérialisée par la construction de l'égout, se situe vers le milieu du I^{er} siècle. Quant aux bâtiments de la phase 4, immédiatement postérieurs à la construction de l'égout, ils ne semblent pas faire l'objet de réaménagements importants avant le siècle suivant.

La phase 5 montre une restructuration des ensembles 1 et 2 dans le courant de la 1^{ère} moitié du II^e siècle (Fig. 4). Il est difficile de dire si ces réaménagements sont contemporains ou s'ils se succèdent dans un laps de temps plus ou moins long, le mobilier archéologique ne permettant pas d'être plus précis pour le moment. Des pièces sont abandonnées, des murs récupérés, le tout remplacé par d'autres maçonneries modifiant la forme et la taille des pièces, et ce, dans les deux bâtiments. Les restructurations de l'ensemble 1 sont les plus importantes au niveau de l'emprise de la fouille. Les pièces situées à l'arrière de la demeure sont modifiées.

Un caniveau (Fig. 5) traverse le bâtiment de l'ensemble 1 pour permettre l'évacuation de l'eau venant de la cour (eaux pluviales ?) vers

le caniveau bordier de la voirie, caniveau maintenant maçonné.

C'est peut-être lors de cette phase que la partie de l'égout avec conduite en bois est comblée (la datation reste à affiner).

Si, pour la phase 6 peu de changements semble affecter l'ensemble 1, les pièces de



Fig. 5 Caniveau interne traversant l'ensemble 1, vue prise en direction du sud-est (cl. Inrap).

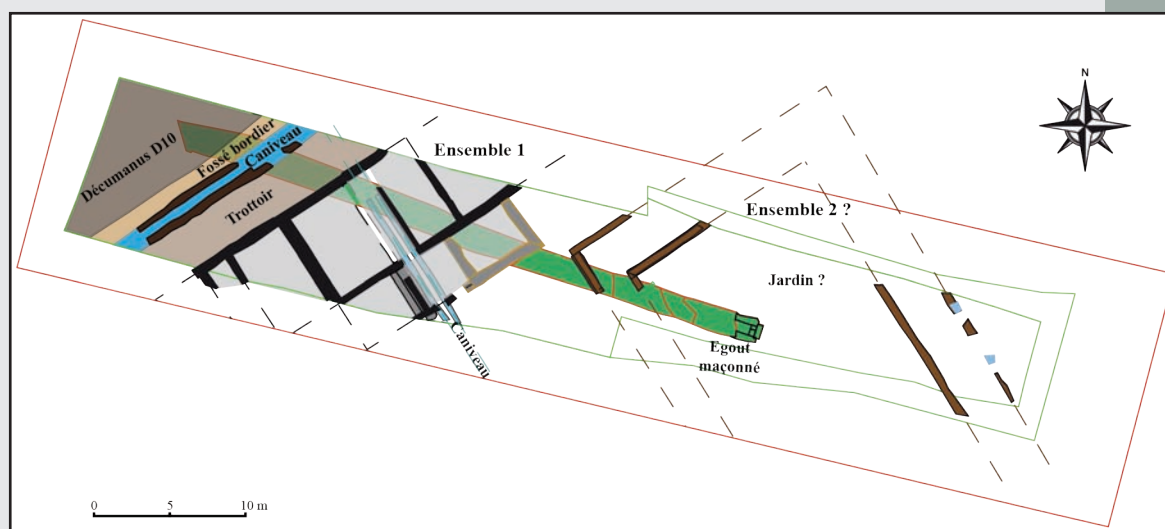


Fig. 6 Plan d'ensemble de la phase 6 (réal. P. Quenton).

l'ensemble 2, quant à elles, disparaissent (Fig. 6). Elles sont remplacées par des murs « bahuts », ne délimitant plus des pièces, mais plus probablement, une galerie entourant un espace vierge de construction (un jardin ?). Ce changement intervient dans la 2^e moitié du II^e siècle, et plus précisément après 160.

Pour l'ensemble 2, seule la cave est entièrement comblée et un sol en *terrazzo* vient s'implanter sur ses remblais.

On remarque également au niveau du *decumanus* la création d'un fossé entre le caniveau bordier et la rue. Ce fossé permet l'évacuation de l'eau par temps de pluie ; en effet, le caniveau bordier tout comme les niveaux du trottoir (disparus) sont à une altitude supérieure à celle de la bande de roulement du *decumanus*. Le caniveau bordier

ne peut donc évacuer l'eau qui ruisselle sur la rue.

La phase 7 est la dernière grande phase de restructuration du bâti (Fig. 7). Si, ce que l'on peut considérer comme un jardin garde la même fonction, l'ensemble 1 subit un réaménagement important. On peut même émettre l'hypothèse d'une division du bâti. En effet, de part et d'autres du caniveau interne, sont construits des murs imposants, délimitant un espace étroit large de 1,5 m. À l'inverse des phases 5 et 6, aucun niveau de sol ne recouvre ce caniveau durant la phase 7. Il ne s'agit, semble-t-il, plus que d'un passage permettant l'évacuation de l'eau. Dès lors, ne pouvons-nous pas imaginer que l'on soit ici en présence d'un espace « vierge » entre

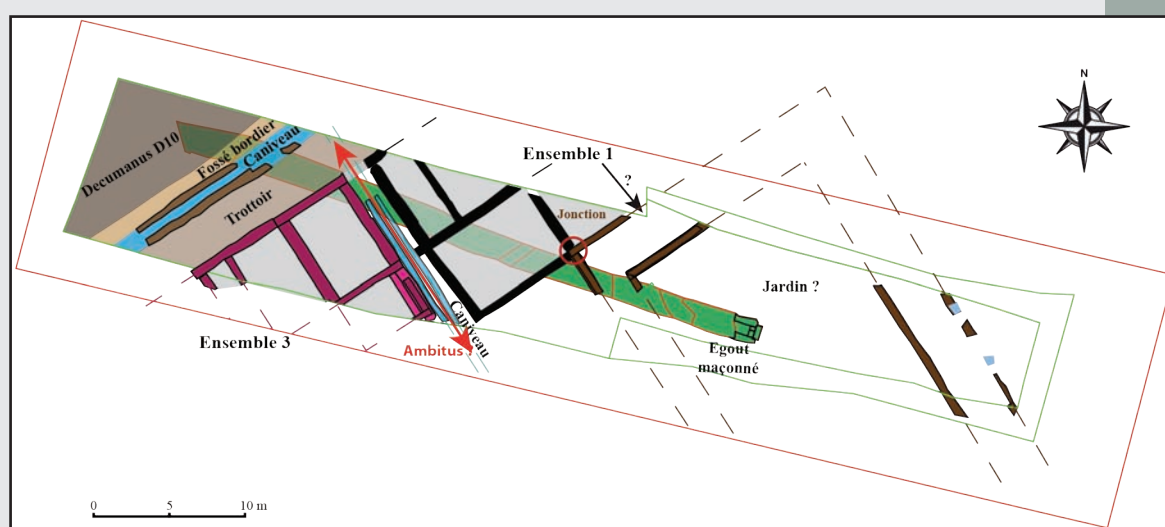


Fig. 7 Plan d'ensemble de la phase 7 (réal. P. Quenton).

deux constructions différentes ? Cet espace s'apparenterait alors à un *ambitus* séparant deux ensembles architecturaux bien distincts. De plus, lors de cette phase, les murs de la pièce arrière viennent s'appuyer sur les murs de la galerie du jardin. La partie nord-est de l'ensemble 1 et le jardin ne semblent plus appartenir qu'à un seul et même ensemble architectural. La partie sud-ouest de l'ensemble 1 se rattachant, quant à elle, à une construction se développant vers le sud-ouest, ensemble 3.

La présence de deux monnaies dans le mortier d'un des murs rejoignant la galerie, permet de situer cette dernière grande phase de réaménagement du bâti dans la première moitié du III^e siècle, et plus précisément après 210. Cette phase semble perdurer une bonne partie du III^e siècle.

À la fin du III^e siècle, la parcelle ne semble plus occupée, seules quelques structures en creux recoupent le niveau de voirie ; elle renferme du mobilier daté de la fin du III^e siècle, voire du début IV^e siècle. On notera la présence dans la terre végétale qui recouvre les vestiges, de monnaies du IV^e siècle. À cette période aucun bâti ne semble présent sur le site.

On parlera ici rapidement, et pour finir, des activités exercées sur ou aux abords immédiats du site, sachant que les études sont en cours de réalisation.

Avant les grandes phases de construction, la présence d'un atelier lié au travail du fer est probable dans la 1^{ère} moitié du I^{er} siècle de notre ère.

Bien que l'on puisse constater que les ensembles architecturaux découverts lors de la fouille sont avant tout dévolus à l'habitation, la présence récurrente de creusets de cémentation sur l'ensemble du site, et notamment dans le comblement de la partie en bois de l'égout, indique la fabrication de laiton aux abords immédiats de l'emprise de la fouille (Fig. 8).

Les études à venir permettront, nous l'espérons, de préciser la durée de cette activité, mais également de déterminer la nature des objets fabriqués grâce à la présence de quelques fragments de moules associés à ces creusets.



Fig. 8 Fragments de creusets de cémentation (cl. Inrap).

Bilan d'un siècle et demi de découvertes lychnologiques à Autun / Augustodunum

Claude Malagoli

Doctorant en lychnologie, Université de Bourgogne Franche-Comté,
Laboratoire Chrono-environnement, UMR 6249/CNRS

A partir de 1850 et même un peu avant, le passé de la ville resurgit régulièrement sous la forme de vestiges archéologiques découverts lors des travaux d'urbanisation qui modifièrent en profondeur, le visage d'Autun au XIX^e siècle. On mit au jour les ruines d'importants édifices, des tronçons de voies, des vestiges appartenant à des maisons urbaines (mosaïques), le tout documenté graphiquement par les membres de la Société Éduenne (Rebourg 1993, p. 90-91). Le mobilier archéologique, riche et varié (céramiques, monnaies, bijoux entre autres) fut d'abord conservé en partie au musée de l'Hôtel de Ville puis, dans les années cinquante, reversé au musée Rolin (catalogue *Autun-Augustodunum*, capitale des Éduens). Parmi les objets qui sont parvenus jusqu'à nous, on recense à l'époque de très nombreuses lampes en terre cuite et quelques unes en bronze. Toutefois, il faudra attendre les années 1980 et le travail d'une universitaire pour que ce mobilier sorte enfin de l'ombre (Carré 1984).

A l'occasion de la Journée d'Actualité Archéologique, il était intéressant de dresser un bilan entre découvertes anciennes et fouilles récentes afin d'établir un nouvel état des lieux et ainsi, acquérir des données nécessaires à la vérification de certaines hypothèses et permettre l'élaboration et/ou la réactualisation, de cartes de répartition.

Les découvertes localisées du XIX^e siècle (Fig. 1-2)

Pour cette période, on recense 186 exemplaires individualisés typologiquement (NTI). Ces derniers, retracent approximativement cinq siècles d'histoire économique de la cité antique. Les plus précoces, attestés en très petite quantité, sont datés de la période augusto-tibérienne. Durant la première moitié du I^{er} s., le nombre de lampes importées évolue peu ou prou. Il faut attendre la seconde moitié du I^{er} s., pour observer un pic

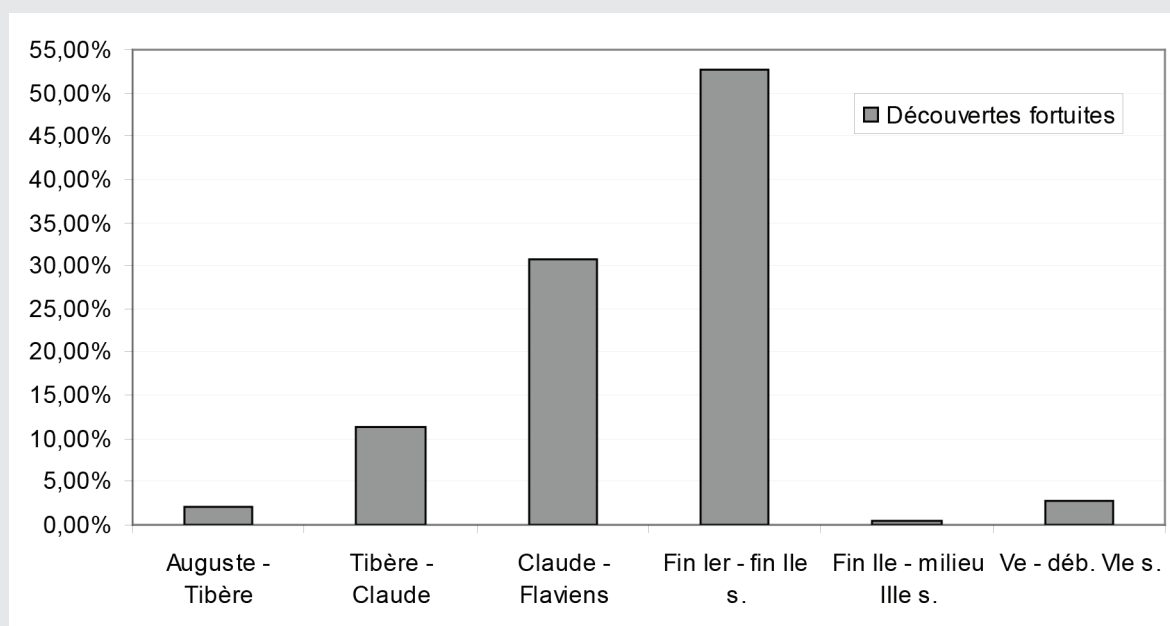


Fig. 1 Répartition typochronologique des lampes découvertes au XIX^e siècle.

de consommation qui perdure jusque dans le troisième quart du III^e s. Après 250-275, les importations chutent, se raréfient et l'on ne trouve plus de traces de luminaires à Autun. Ce n'est qu'à partir du V^e s. qu'apparaissent à nouveau, et en tout petit nombre, des modèles d'origine méditerranéenne à travers les lampes paléochrétiennes.

Les fouilles récentes : 1980-2015 (fig. 3-4)

Il faut attendre ces trente dernières années pour que de nouveaux artefacts soient versés au dossier grâce aux fouilles conduites par le Service archéologique de la ville d'Autun et l'Inrap (travaux d'urbanisme de la ville). Au nombre de 64 exemplaires (NTI), ils se répartissent majoritairement, *intra-muros*, sur les sites de la Rue des Pierres, du Lycée Militaire, du Faubourg d'Arroux ou encore de l'Institution Saint-Lazare. On notera la présence, *extra-muros*, de quelques luminaires découverts lors de la fouille de la nécropole de Saint-Roch / Pont-l'Évêque en 2004 et ceux mis au jour dans le cadre des recherches actuelles concernant le complexe monumental de la Genetoye.

D'un point de vue typochronologique, les premières lampes, d'origine italique, apparaissent à Autun (Faubourg d'Arroux) autour des années 10/15 apr. J.-C. Elles sont

associées (entre autres) à des céramiques fines : sigillées italiques, premières sigillées du sud de la Gaule. Durant la période tibéro-claudienne, le nombre de lampes n'évolue guère. L'analyse des pâtes montre qu'elles appartiennent toujours à des ateliers italiques ce qui laisse sous-entendre, l'existence de circuits de diffusion désormais bien ancrés dans l'économie locale.

A l'instar des lampes du XIX^e s., le *floruit* de la consommation de la ville se situe au début de la seconde moitié du I^{er} s. Le nombre de lampes est en constante augmentation jusque vers le milieu du II^e s. La grande variété des pâtes traduit désormais la multiplicité des groupes de production. En effet, la diffusion des lampes italiques est désormais concurrencée, dès les années 50-80, par de nouveaux modèles produits tout d'abord en Narbonnaise (Malagoli, à paraître) puis sous les Flaviens, par des luminaires importés depuis la vallée de l'Allier toute proche (Vichy et ses alentours ainsi que Lezoux).

Cette période flavienne est propice à la production de lampes moulées à Autun, comme en témoignent les quelques exemplaires mis au jour lors de la fouille du Lycée Militaire au début des années 1990. Ces dernières, d'aspect fruste, sont exclusivement destinées à une clientèle locale et seront très vite remplacées, sans doute au début du II^e s.,

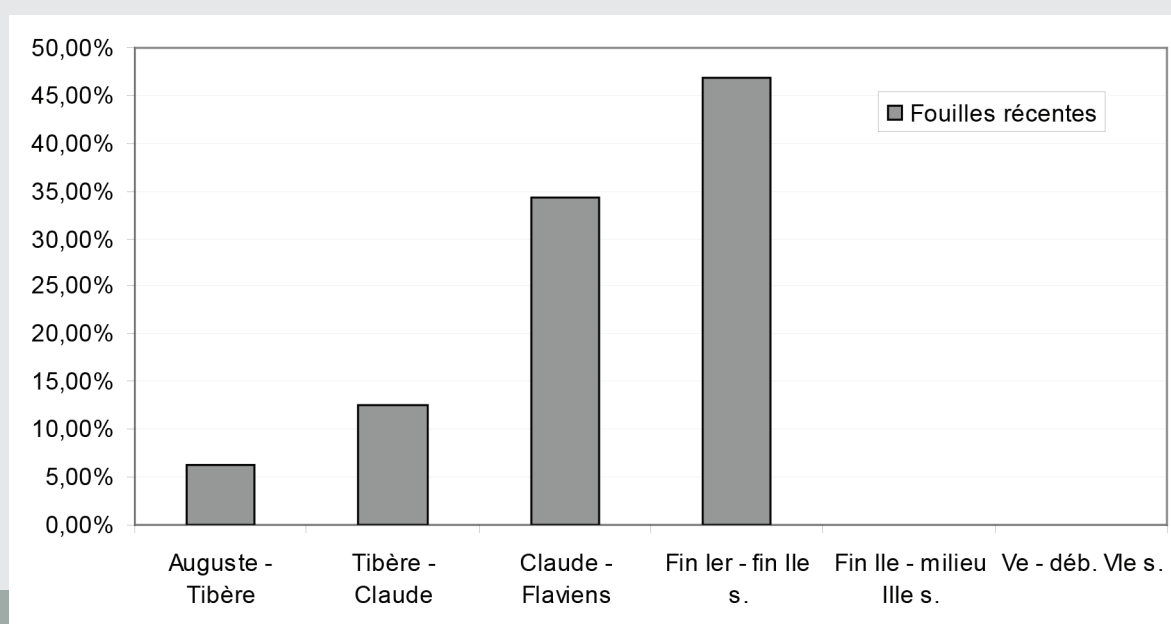


Fig. 3 Répartition typochronologique des lampes découvertes dans les fouilles récentes.



Fig. 2 – Panel de lampes découvertes au XIXe s. 1-2 : Champ d'Aligny ; 3 : rue de Parpas ; 4 : Quartier de la Gare ; 5 : Porte d'Arroux (cl. C. Malagoli).



Fig. 4 – Panel des lampes issues de fouilles récentes. 1-2 : Faubourg d'Arroux ; 3 : rue de Pierres ; 4 : Institution Saint-Lazare ; 5 : Lycée Militaire (cl. C. Malagoli).

par des modèles tournés de meilleure facture (Malagoli, à paraître 2016).

Toutefois, ces dernières années, on regrettera l'absence de découverte en contexte archéologique tardif (III^e s.), de lampes d'origine méditerranéenne (italique ou africaine). Ces marqueurs chronologiques ne nous permettent pas, du moins pour le moment, d'expliquer et de comprendre l'interruption des importations de luminaires à Autun et d'interpréter correctement les moyens de substitution utilisés par la population locale.

Augustodunum : un pôle économique de première importance (fig. 5)

Ce rapide bilan, qui est un résumé succinct des résultats les plus probants, a pour but de caractériser la consommation des lampes en terre cuite à *Augustodunum* tout du moins, durant le Haut-Empire. Les principaux résultats de notre travail de recherche laissent apparaître le rôle économique qu'a pu jouer la nouvelle capitale de cité des éduens durant cette période. De nouvelles tendances se dégagent. Les premières importations *intra-muros* sont désormais datées avec précision en attendant sans doute, de nouveaux apports chronologiques *via* les fouilles conduites à la Genetoye. D'autre part, l'hypothèse d'une production locale est désormais avérée (analyse des pâtes) ce qui implique une nouvelle activité artisanale à Autun. Toutefois, cette dernière demeure secondaire face à la fabrication massive des parois fines et autres céramiques communes autunoises. Enfin, l'évolution du répertoire typologique observée à partir de l'ensemble du mobilier trouvé *intra-muros*, se confond aujourd'hui (mais à une plus large échelle), avec celle que nous étudions actuellement sur les sites consommateurs disséminés dans le Centre-Est

de la Gaule et ce, grâce au rôle fondamental joué par les axes commerciaux tant routiers que fluviaux.

Un dernier mot. En 1993, A. Rebourg faisait l'amer constat, lors de la rédaction de la Carte archéologique de la ville d'Autun, du manque d'intérêt pour les lampes autunoises. Ainsi, pouvons-nous lire : « *en revanche, il n'y a pas d'étude des lampes découvertes dans les fouilles récentes* » (Rebourg 1993, p. 190). Deux décennies après, c'est désormais chose faite...

Bibliographie

Autun-*Augustodunum*, capitale des Éduens, Hôtel de ville d'Autun, mars-octobre 1985, catalogue de l'exposition, Autun, 1987, 411 p.

Carré 1984 : CARRÉ (F.) – Lampes à huile en terre cuite des musées Rolin d'Autun et d'Alésia (III^e s. av. J.-C. – VI^e s. ap. J.-C.), Mémoire de Maîtrise, Université de Paris IV, 1984, 3 vol.

Malagoli à paraître 2016 : MALAGOLI (Cl.) – Les lampes en terre cuite de l'atelier de potier du Lycée Militaire *In*. AHU-DELOR (A.), MOUTON-VENAULT (S.), LABAUNE (Y.) dir., De la terre et des étoiles ... quand les potiers d'Augustodunum étaient au firmament, à paraître, 2016.

Malagoli à paraître : MALAGOLI (Cl.) – Les importations de lampes en terre cuite d'origine fosséenne dans le Centre-Est de la Gaule au Haut-Empire. Les exemples d'Autun (Saône-et-Loire) et de Besançon (Doubs). A paraître.

Rebourg 1993 : REBOURG (A.) – Carte archéologique de la Gaule, Autun, 71/1, Paris, 1993, 238 p.



Fig. 5 – Autun/Augustodunum. Carte de répartition des découvertes localisées entre 1850 et 2015 (fond de carte d'après Y. Labaune, SAVA, 2009).
 1 : Porte d'Arroux ; 2 : Jardin Poizeau ; 3 : Faubourg d'Arroux (fours de potier) ; 4 : Caserne Changarnier ; 5 : Rue des Pierres (fours de potier) ;
 6 : Usine à gaz ; 7 : Jardin Gaudry ; 8 : La Croix-Blanche ; 9 : La Croix-Verte ; 10 : Stade Saint-Roch ; 11 : Saint-Pierre-l'Estrier (sépulture) ;
 12 : Champ Saint-Roch / Pont-l'Évêque (nécropole) ; 13 : Amphithéâtre ; 14 : Théâtre ; 15 : Le Plan d'eau ; 16 : Lycée Militaire (fours de potier) ;
 17 : Cimetière Neuf ; 18 : Boulevard Frédéric Latouche ; 19 : Institution Saint-Lazare ; 20 : Maison Sotty ; 21 : Clinique du Parc ; 22 : Rue de Parpas ;
 23 : Champ des Alouettes ; 24 : Tour de Jouerre ; 25 : Avenue de la Gare ; 26 : Champ Bulliot ; 27 : Quartier de la Gare et Champ d'Aligny ;
 28 : Les Cités ; 29 : Jardin Lorrain ; 30 : Complexe monumental de la Genetoye.

Le monument antique place de Charmasse à Autun : nouvelles pistes d'interprétation.

Laurianne Massot
Université de Bourgogne

La ville antique d'Autun-Augustodunum, capitale de la cité des Éduens, abrite un grand nombre de témoignages de sa prospérité à l'époque romaine et est notamment marquée par la présence de plusieurs vestiges monumentaux, à l'instar du temple dit de « Janus » ou encore du théâtre. Tous ont bénéficié d'une reprise de la documentation et d'une étude lors des trente dernières années à l'exception du monument conservé place Anatole de Charmasse à Autun, longtemps connu sous le nom de « temple d'Apollon », attribution aujourd'hui obsolète.

Cet édifice (Fig. 1) consiste en un pan de mur construit en petit appareil de gneiss alterné d'assises de briques, conservé sur un peu plus de 6 m de longueur et environ 12 m de hauteur pour sa façade sud et 13 m pour la façade nord. Cette dernière possède la particularité de contenir une niche rectangulaire de faible profondeur d'environ 1 m de largeur sur 2 m de hauteur. Le pan de mur suit une direction rectiligne au sud mais courbe au nord. Le relevé topographique et la prolongation

théorique de celui-ci nous donneraient un diamètre indicatif extérieur d'environ 55 m. Aujourd'hui marqueur de la délimitation entre deux propriétés privées (les 2 et 4 place de Charmasse), le monument était à l'époque romaine situé dans une rangée d'îlots de taille importante qui bordait l'ouest du *cardo maximus*, axe majeur de la ville antique le long duquel on trouvait entre autres les édifices monumentaux de la ville que pouvaient être le *forum*, les thermes ou des temples.

Ces deux dernières années, plusieurs travaux ont été menés sur ce sujet. Tout d'abord une reprise de la documentation moderne (Fig. 2) à l'exemple des relevés de Roidot-Déléage, des écrits d'E. Thomas et d'H. de Fontenay, pour ne citer qu'eux. Leur récolement et leur étude ont permis de mettre en avant quelques détails



Fig. 1 Photo de la façade Sud du pan de mur (cl. L. Massot).



Fig. 2 Copie par H. de Fontenay d'un dessin anonyme du début du XVII^e siècle.

et plusieurs hypothèses qui n'avaient pas été retenus lors des synthèses générales faites sur l'édifice. Ceci fait, nous avons pu entamer une étude plus précise du bâti conservé : matériaux, construction, architecture. Si certains matériaux (marbre...) ont pu être importés pour le décor (non conservé), ceux qui composent actuellement le pan de mur sont locaux. Il s'agit d'orthogneiss de Morlet, de granits grossiers à plusieurs micas, et de grès blanc du rhétien, que l'on retrouve dans les carrières de Curgy. Ce dernier est utilisé dans la ville au niveau des chaînages d'angles et des arcs à la porte saint André ou au Temple dit de Janus par exemple. Il nous suggère à cet endroit la présence d'un angle ou d'une ouverture. Cette information entre en adéquation avec l'étude des archives de Roidot-Déléage sur lesquelles figure un départ de mur à angle droit vers le sud. L'étude de l'élévation conservée nous suggère grâce aux trous de boulins et aux assises de briques, un chantier de construction effectué par échafaudage traversant. De petites cavités de fixation présentes sur les deux tiers inférieurs du mur sont quant à elles révélatrices d'un placage qui devait recouvrir le parement actuel. Il nous faut donc croire que le jeu de couleur encore observable dans le tiers supérieur de l'édifice n'a, au moins à une période, pas été visible. Enfin, il faut noter la présence de fragments de décors tels que des chapiteaux, colonnes, fragments de statues et d'inscriptions, mentionnées dans les archives mais visiblement perdues dès le XVII^e siècle.

Cette étude nous a apporté une meilleure connaissance du plan (Fig. 3) et de l'élévation mais, devant l'indigence de ces données, nous ne pouvons qu'établir des hypothèses quant à la nature de l'édifice. Par manque d'arguments nous ne traiterons que des hypothèses les plus plausibles, à savoir celle d'un nymphée, et celle d'une exèdre monumentale marquant un espace public. Il nous faut noter qu'il n'est pas rare de retrouver des exèdres dans le monde romain mais que l'interprétation de ces dernières est souvent difficile.

L'hypothèse d'un nymphée monumental, et donc d'une fontaine, a été émise en 2009. Ce type d'édifice est peu connu en Gaule romaine et offre donc peu de comparaisons. Parmi les exemples du monde romain, on connaît plusieurs types de plan. celui à exèdre

semble être celui qui se rapproche le plus de celui d'Autun. Il est principalement connu dans la partie orientale de l'Empire, à l'exemple du Nymphée de Zaghouan, et s'inspire beaucoup du modèle grec. Le plan théorique de l'édifice et son décor riche, la dénivellation d'un mètre observée au LiDAR marquée par le mur et la découverte de deux canalisations en amont, dans l'îlot supérieur, vont dans ce sens.

L'hypothèse d'une exèdre monumentale marquant un espace public situé en bordure du *cardo maximus* se justifie d'elle-même puisqu'elle ne prend en compte que les vestiges conservés. Nous pouvons imaginer quelque chose de proche des exèdres présentes dans les *forums*. Il nous faut ici évoquer l'idée que cette dernière devant déployer plusieurs statues, elle pouvait avoir un lien avec un culte religieux ou impérial. Pour comparaison, nous pouvons prendre celle de la structure interprétée comme une place publique de Beauvais-*Caesaromagus* (Fig. 4) où nous retrouvons un plan similaire, situé en bord de voie, de diamètre important (autour de 50 m) et dont le manque d'argument ramène aussi à l'hypothèse d'une place publique. Nous notons d'ailleurs sur ce plan que l'exèdre de Beauvais n'est pas fermée en son « centre » et qu'il faut envisager la même possibilité dans le cas d'Autun.

En somme, la reprise de l'étude de ce monument a peut-être posé plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. Cependant, elle nous a permis de réfuter l'hypothèse d'avoir affaire à un temple et de proposer de nouvelles pistes d'interprétation. Les informations sur le monument étant très sommaires ce n'est qu'avec une fouille en prolongement de la partie conservée ou dans la partie « interne » du monument par exemple, que nous pourrions réellement avancer sur le sujet.



Fig. 3 Structures attestées dans l'ilot XIII-8 (réal. A. Louis).

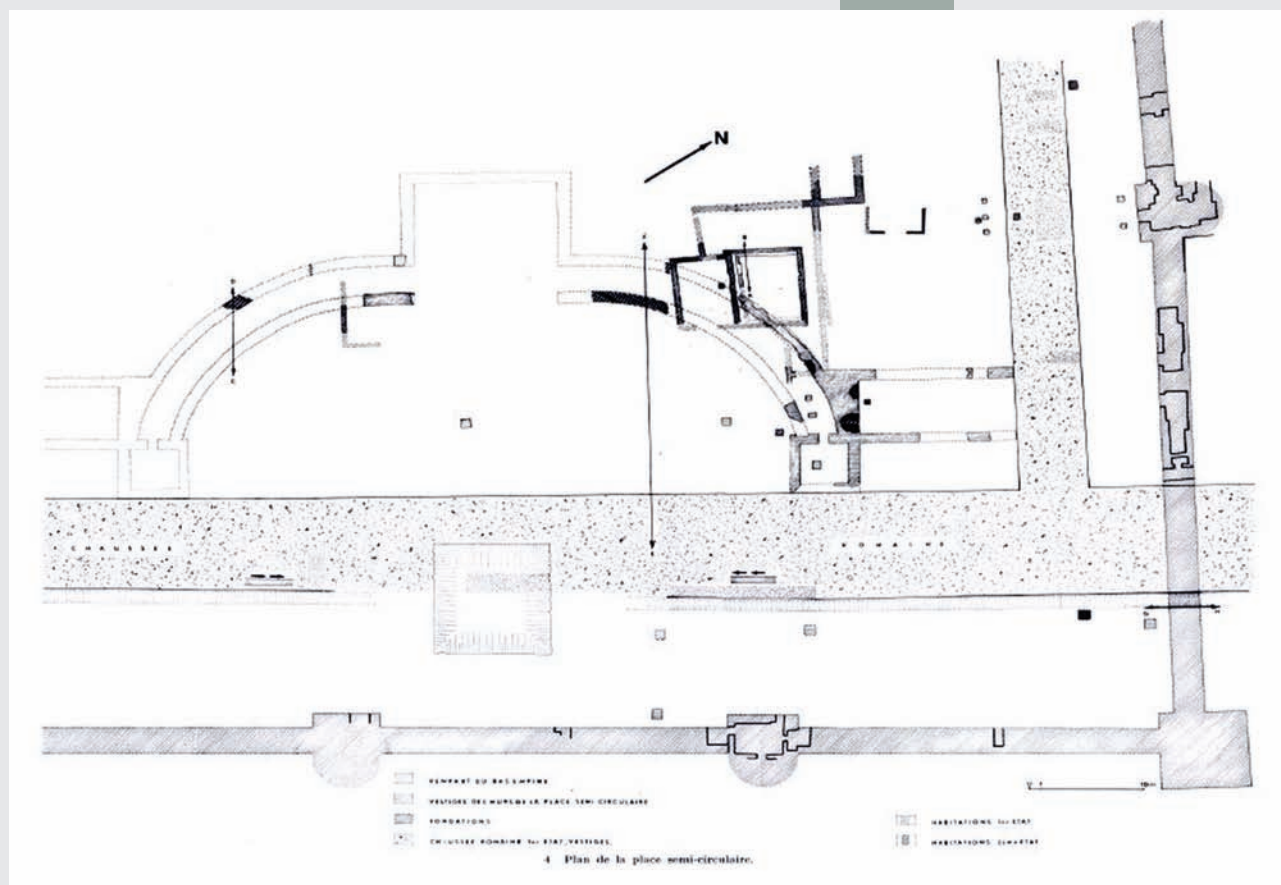


Fig. 4 Plan de la place semi-circulaire de Beauvais
(Leman 1982, p. 202-203).

Nouvelles technologies appliquées à l'archéologie : l'étude du site de Saint-Andoche d'Autun

Sylvie Balcon-Berry
Université Paris-Sorbonne

Martine Joly
Université Paris-Sorbonne

avec la collaboration de
Camilla Cannoni
Master 1, Université Paris-Sorbonne

En réponse à un appel d'offre lancé en 2014 dans le cadre des projets Convergence, axe « sciences et patrimoine culturel » de l'Idex SUPER (Sorbonne Universités Pour l'Enseignement et la Recherche), un projet consistant en l'expérimentation de nouvelles technologies intégrées dans le processus d'analyse archéologique d'un ensemble monumental complexe a été déposé. C'est le site de Saint-Andoche d'Autun situé dans les murs du groupe scolaire Saint-Lazare/Saint-Sacrement qui a été proposé pour mener à bien cette expérimentation et une étude archéologique complète. A cette occasion, un groupe de recherche s'est constitué, impliquant des enseignants-chercheurs et des étudiants en Master et en thèse de la Comue Sorbonne Universités, ainsi que des intervenants extérieurs¹.

¹ Outre les auteurs de cette contribution, il faut citer Christian Camerlynck et Julien Thiesson (Université Pierre et Marie Curie) pour la prospection géophysique et qui ont encadré Cécile Mathieu, étudiante en Master 2 ; Grégory Chaumet, étudiant en thèse à l'Université Paris-Sorbonne, ingénieur d'études dans le cadre de la plateforme Plemo3D de Sorbonne Universités, ainsi que Camilla Cannoni, Chloé Petitjean et Kevin Monmouton, étudiants en Master 1 à l'Université Paris-Sorbonne, qui ont assuré la numérisation en 3D du site ; Jacky Fonteneau, étudiant en thèse à l'Université Paris-Sorbonne pour l'analyse des mortiers dans les laboratoires du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris ; Sylvain Charbonnier et Dominique Chabard, respectivement du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris et du Muséum d'Histoire Naturelle d'Autun pour l'identification des pierres employées dans les constructions ; Mickaël Provost de la société Vecteo pour son aide apportée lors de la numérisation ; la société Géotopo pour les formations au maniement du scanner 3D et du GPS, ainsi que Julien Labonde ; Yannick Labaune et Angélique Tisserand du Service Municipal d'Archéologie d'Autun pour leur aide lors de l'élaboration du projet et leur accueil lors des séances de formation à Autun et enfin Antoine Louis du Conseil général d'Eure-et-Loire pour les restitutions en 3D actuellement en cours de réalisation.

Présentation succincte du site

Le site de Saint-Andoche localisé à l'ouest de la ville (fig. 1) présente la particularité d'abriter d'importants vestiges antiques et médiévaux conservés en élévation. Ils n'ont jusqu'à présent donné lieu à des analyses archéologiques poussées, en raison de leur réutilisation dans une propriété privée (groupe scolaire catholique)².

L'importance et la qualité des vestiges conservés, correspondant à des constructions antiques, médiévales et modernes, ont conduit à choisir ce site comme sujet pour notre étude. On y trouve, en effet, les restes de l'une des quatre portes du rempart romain d'Autun : la porte de Saint-Andoche. Celle-ci a été moins bien préservée que la porte d'Arroux ou celle de Saint-André, dont subsistent les portiques et galeries. Toutefois, on peut observer, sur 20 m de hauteur, l'imposante élévation du talon de la tour de flanquement méridional (fig. 2, 4, 6, 7 et 9). Son étude a été initiée par Vivien Barrière dans le cadre de sa thèse³, mais n'avait pu aboutir pour divers problèmes d'ordre pratique.

C'est vraisemblablement au sud de la tour méridionale de cette porte occidentale que fut implanté un *xenodochium*, c'est-à-dire un espace d'accueil pour les pèlerins et les

² Nous remercions très sincèrement Christian Rondepierre et Pascal Savoye, directeurs du groupe scolaire catholique d'Autun qui nous ont permis d'étudier le site ainsi que Jérôme Lequime et Romuald Bertrand.

³ Barrière V., *Les portes de l'enceinte antique d'Autun et leurs modèles (Gaule, Italie, provinces occidentales de l'Empire romain)*, thèse de doctorat en Archéologie, Dijon, 2012.

AUTUN au Haut Moyen Age

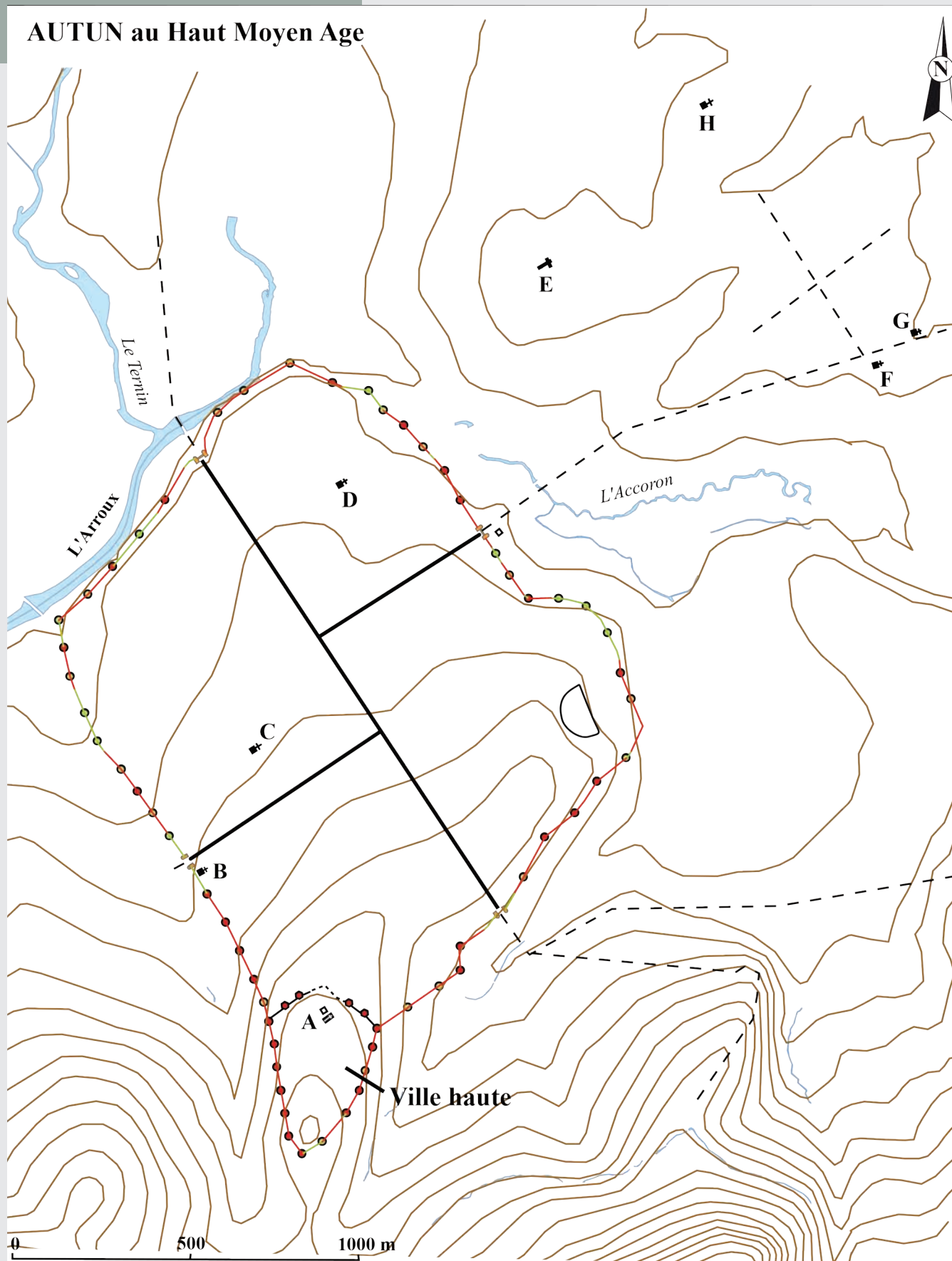


Fig. 1 Plan de la ville d'Autun au haut Moyen Age avec indication de l'emplacement de la porte Saint-Andoche (DAO S. Balcon-Berry et A. Tisserand).
A. Groupe cathédral ; B. Saint-Andoche ; C. Saint-Jean-l'Evangéliste ; D. Saint-Jean-le-Grand ; E. Saint-Martin ; F. Saint-Pierre-l'Estrier ; G. Saint-Etienne ; H. Saint-Symphorien



Fig. 2 Vue vers le sud du talon méridional de la porte de Saint-Andoche avec acquisition géophysique en cours (cl. S. Balcon-Berry, avril 2015).

malades, fondé au tout début du VII^e siècle par l'évêque Syagrius et la fameuse reine Brunehaut. Ce lieu, géré par des clercs, hébergea un monastère de femmes aux VIII^e-IX^e siècles. Cette communauté a récemment été étudiée par Nathalie Verpeaux qui, dans sa thèse de doctorat⁴, a cherché à retracer la vie des moniales à travers les nombreuses archives à disposition. Une crypte occidentale, qui semble correspondre au niveau inférieur d'une avant-nef d'église orientée est-ouest, a été accolée au sud à la tour méridionale de l'ancienne porte antique, probablement à l'époque carolingienne. En 1986, cet espace voûté (fig. 3 et 9) a fait l'objet d'une étude succincte menée par Christian Sapin⁵. Un plan général reprenant en partie un document de XVIII^e siècle ainsi que quelques relevés furent effectués par cet auteur et ses collaborateurs. L'église associée à la crypte occidentale comprenait probablement une rotonde à l'est, dont on mentionne des éléments dans une description de 1705. Ces vestiges avaient peut-être été intégrés dans l'église aménagée au XV^e siècle dans le prolongement oriental de la crypte (fig. 9). On peut conjecturer que cette rotonde montrait des dispositions comparables à celle découverte par Christian Sapin à l'est de la crypte carolingienne de Saint-Germain d'Auxerre. Parallèlement à

⁴ Verpeaux N., *Saint-Andoche et Saint-Jean le Grand : des religieuses à Autun au Moyen Age*, thèse de doctorat, Université Paris Panthéon-Sorbonne (Paris 1), 2009.

⁵ Sapin Ch., *La Bourgogne préromane, décor et fonction des édifices religieux des IX^e-X^e siècles en Bourgogne*, Paris, Picard, 1986, p. 37-41.

Fig. 3 Vue vers l'est de la « crypte » de Saint-Andoche (cl. S. Balcon-Berry, juillet 2015).



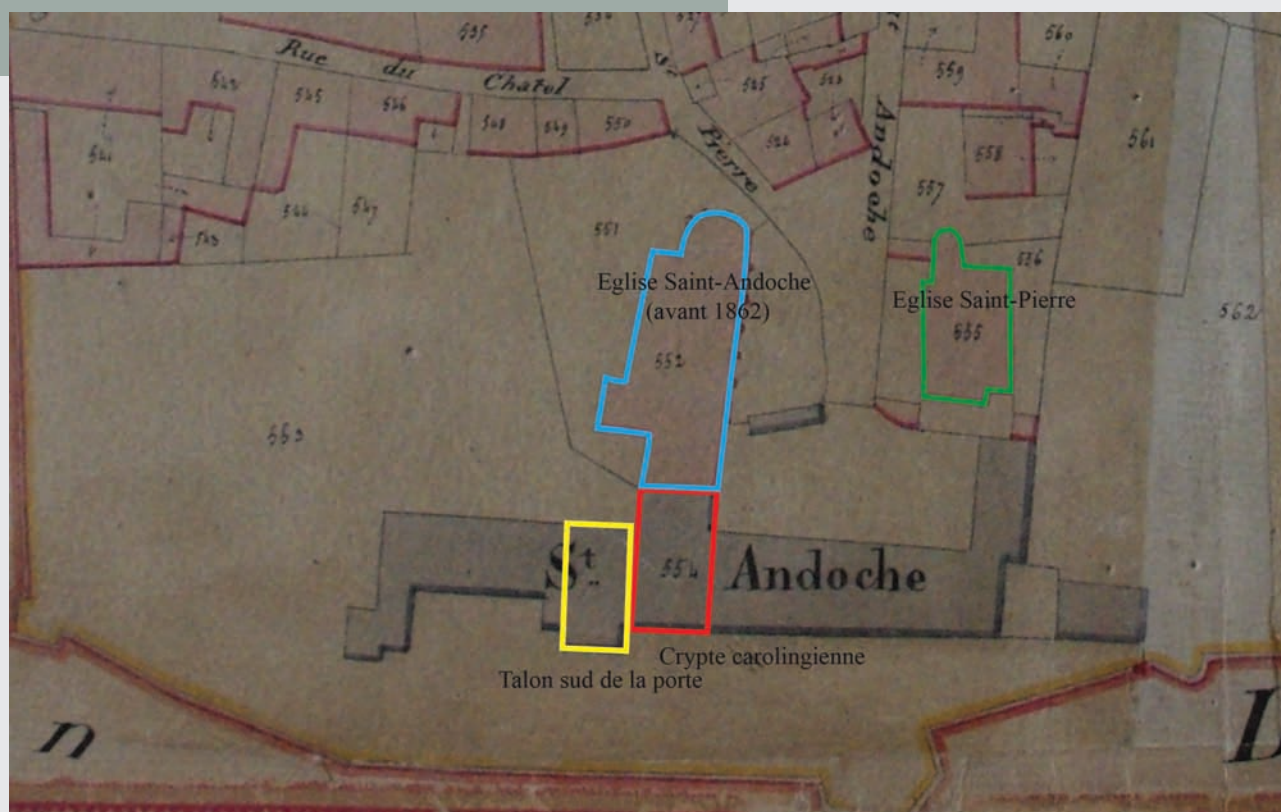


Fig. 4 Plan cadastral de 1822 montrant les zones étudiées (Archives de la Société Eduenne ; cl. S. Balcon-Berry).

l'église, le site se dota vraisemblablement de bâtiments monastiques destinés à abriter la vie commune des moniales. Appuyés sur le mur de l'enceinte antique, il en subsiste probablement des vestiges intégrés dans les bâtiments modernes qui accueillent aujourd'hui le groupe scolaire (fig. 4 et 5). Une phase de reconstruction de l'église de Saint-Andoche est à envisager au XII^e siècle, peut-être contemporaine de la création d'une église paroissiale, portant le vocable de Saint-Pierre, élevée au sud-est du site (fig. 4). Un muret séparait cette dernière du complexe monastique de Saint-Andoche. De Saint-Pierre qui connut de profondes transformations au XV^e siècle, seule subsiste l'abside orientale romane. Le reste de l'édifice fut détruit en 1964⁶. Un plan ancien et quelques photographies antérieures à la destruction donnent des précisions sur l'agencement de cette construction. Aux XVIII^e-XIX^e siècles, les anciens bâtiments monastiques sont en grande partie reconstruits, de même que l'église de Saint-Andoche à présent orientée

nord-sud (fig. 5 et 9). Les trois travées occidentales sont englobées dans la façade de la nouvelle église. La crypte occidentale n'est pas affectée par ces transformations. Elle sert d'appui à un réfectoire.

Présentation du projet d'étude

A travers cette évocation des transformations qui ont touché le site, on perçoit l'importance des élévations conservées qui comportent des phases antiques et médiévales, et, en outre, l'enchevêtrement des vestiges. Le recours au scanner en 3D s'avérerait indispensable pour disposer rapidement de plans, coupes et relevés servant d'appui au raisonnement archéologique (fig. 5 à 9). La maquette virtuelle du site dans son état actuel doit par ailleurs permettre de comprendre l'articulation des espaces.

Il s'agit aussi de montrer l'intérêt de recourir à de nouvelles technologies pour mener à bien l'étude d'ensembles monumentaux complexes. Ces nouvelles technologies d'acquisition de données (scan 3D, orthophotographies, prospection géophysique) ont

⁶ Revenu M., L'église Saint-Pierre-Saint-Andoche d'Autun : étude architecturale, Mémoire de maîtrise, Université Paris-Ouest Nanterre, 2001-2002.

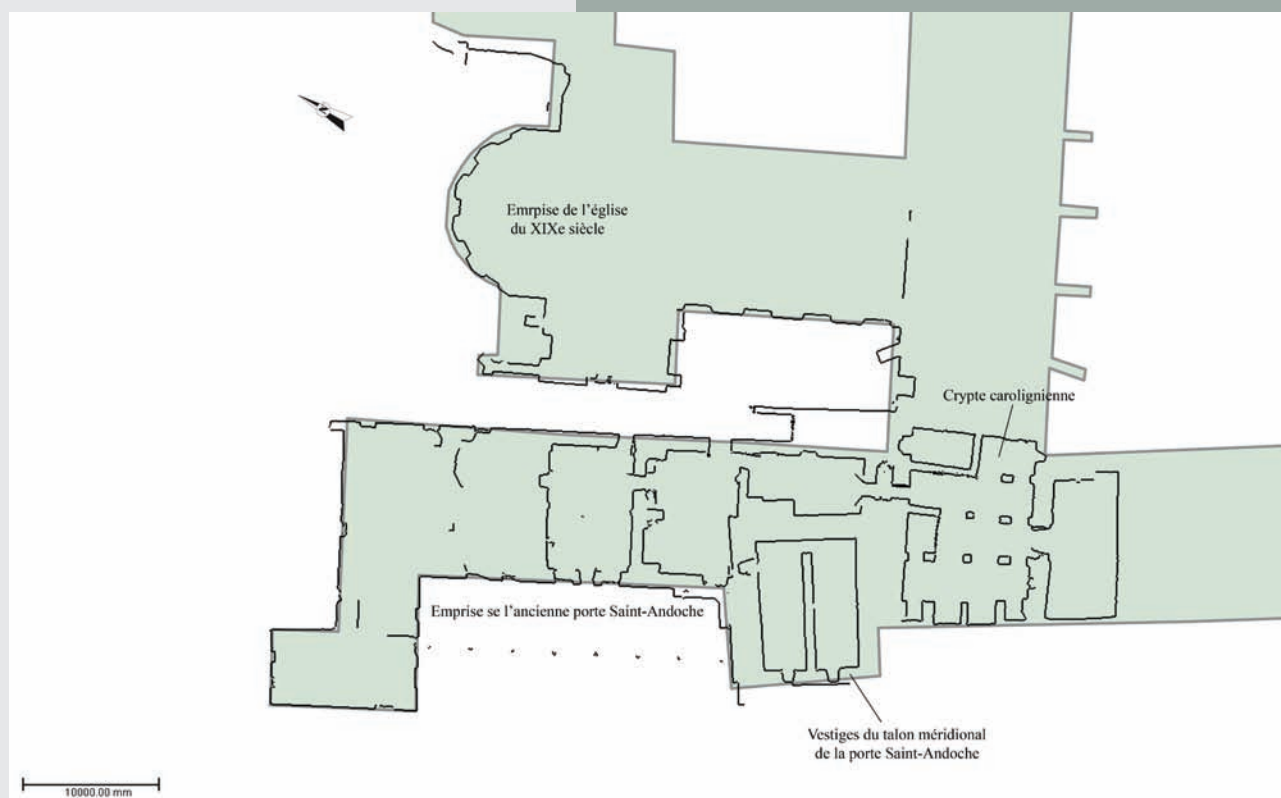


Fig. 5 Plan cadastral actuel superposé au plan des vestiges étudiés réalisé en avril 2015 (DAO: S. Balcon-Berry et C. Cannoni sur cadastre numérisé en 2001).

en effet été assez peu mises à contribution dans le domaine de l'archéologie du bâti, à l'exception notable des travaux menés par l'UMR 5138 de Lyon⁷ en ce qui concerne le scanner, alors que l'emploi de tels outils est à même de répondre à la complexité d'édifices modifiés à de nombreuses reprises au cours du temps. L'expérimentation à grande échelle menée sur le site de Saint-Andoche doit montrer le bien-fondé d'une telle approche.

Par ailleurs, en privilégiant la formation de l'équipe de recherche au maniement du scanner 3D acquis par Sorbonne Universités ainsi qu'au GPS permettant le géoréférencement des données, l'apport essentiel que constitue la maquette virtuelle est pleinement intégré dans le processus d'analyse archéologique (fig. 6 à 9). La collaboration avec des collègues de Paris VI pour la prospection géophysique des vestiges enfouis (fig. 2), mais aussi ceux conservés derrière des enduits

dans une démarche novatrice, donnera prochainement l'opportunité de compléter la maquette virtuelle.

Par ailleurs, les caractérisations physico-chimiques des mortiers et des enduits, ainsi que l'étude des roches employées dans les constructions permettent d'aller plus loin dans l'approche archéologique.

Les méthodes de l'archéologie du bâti qui conduisent à une identification précise des phases de construction d'un édifice, à l'aide d'un découpage en Unités Stratigraphiques, s'appuieront sur l'ensemble des données conservées en élévation ou enfouies. En définitive, cette expérimentation produira prochainement des restitutions virtuelles de l'évolution du site phase par phase, en privilégiant les constructions antiques et médiévales. La modélisation en 3D réalisée en amont de l'opération, constituera en effet le support privilégié de telles restitutions qui intégreront les résultats de l'étude archéologique des élévations conservées et des éléments détectés par la prospection géophysique.

⁷ Flammin A., « L'utilisation du scanner dans le cadre de l'étude archéologique du bâti de l'église de Veyrines (Archèche) », in N. Reveyron, O. Puel et Ch. Gaillard (dir.), *Architecture, décor, organisation de l'espace. Les enjeux de l'archéologie médiévale. Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'art du Moyen Age offerts à Jean-François Reynaud*, Lyon, DARA, 2013, p. 243-247.



Fig. 6 Acquisition en 3D du site de Saint-Andoche, vue vers le nord-est (décembre 2015).

A l'issue de cette expérimentation, un protocole d'intervention sera proposé, qui devrait permettre d'appliquer sur d'autres sites l'approche développée à Saint-Andoche, associant analyse archéologique conjointe des élévations et de l'enfouï en intégrant les moyens mis à disposition grâce aux nouvelles technologies.

Conclusion

Ce projet pluridisciplinaire s'inscrit parfaitement dans les axes de recherche des UMR ou des Centres de Sorbonne Universités dont relèvent les différents partenaires impliqués. Les problématiques développées dans ce projet et les actions mises en œuvre sont très novatrices. Elles serviront la recherche, mais également le domaine de la formation des étudiants qui connaît de profonds renouvellements comme le montre la création d'Unités d'Enseignements communes à Paris IV, Paris VI et au Muséum National d'Histoire Naturelle. Au niveau national, l'expérimentation engagée à Autun et la méthodologie mise en place s'avéreront aussi



Fig. 7 Première ortho-image de la face ouest du talon méridional de l'ancienne porte antique de Saint-Andoche (C. Cannoni, mars 2015).



Fig. 8 Première ortho-image du mur ouest et des arcades de la « crypte » carolingienne (C. Cannoni, mars 2015).

très utiles pour accréditer des collaborations avec des services de l'Etat (DRAC) et des collectivités territoriales, avec lesquels se développent des partenariats conventionnés pour des opérations archéologiques et des études de bâti, en particulier dans la perspective de restaurations.

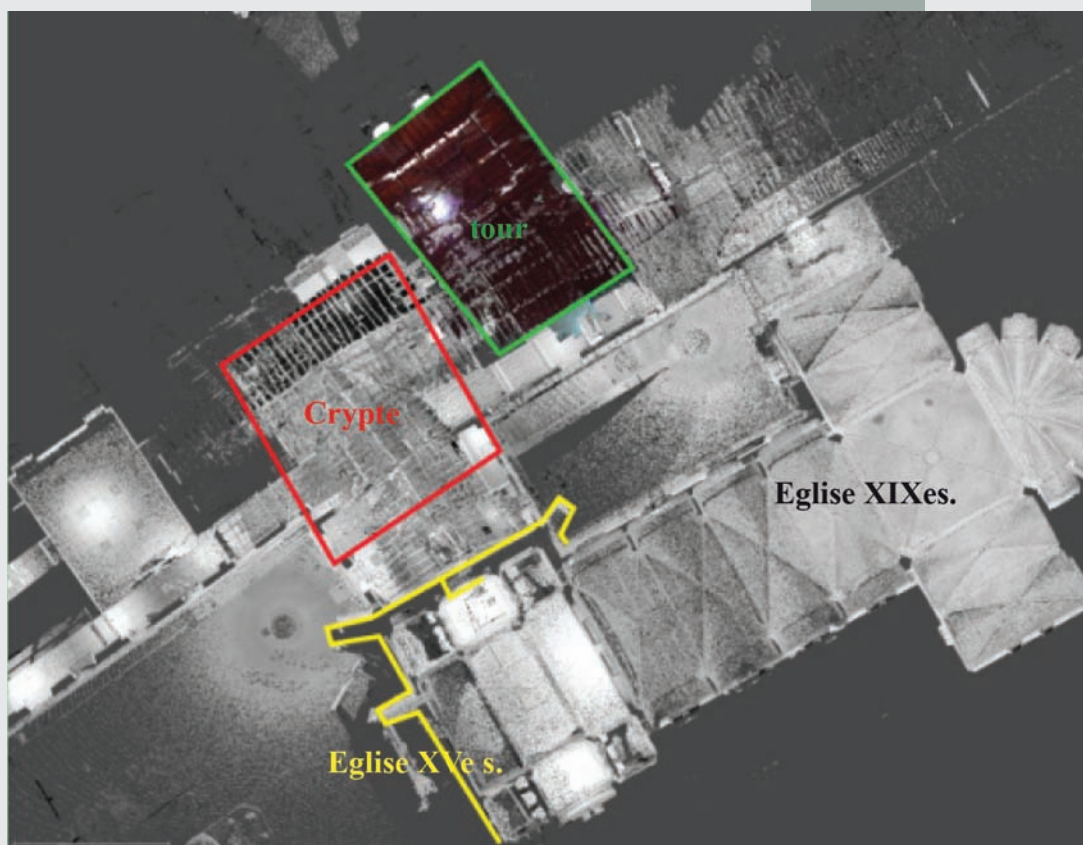


Fig. 9 Plan issu de la maquette 3D montrant les espaces étudiés (C. Cannoni, décembre 2015).

Chantenay-Saint-Imbert (Nièvre) « La Grande Montée ».

Une occupation rurale et funéraire antique

Marie-José Ancel

Responsable d'opération, Archeodunum

Cadre de l'intervention

Dans le cadre de travaux d'aménagement de la Nationale 7, une fouille préventive menée par la société Archeodunum a été réalisée au printemps 2014 sur le site de « La Grande Montée » à Chantenay-Saint-Imbert. Elle a permis de mettre au jour une petite occupation rurale ainsi que deux espaces funéraires antiques, localisés sur deux zones distinctes séparées d'une centaine de mètres (zone A : 2500 m² ; zone B : 3400 m²). L'occupation antique de ce secteur est marquée par la présence d'une agglomération secondaire sous l'actuelle commune de Chantenay, située à proximité de l'axe routier reliant Varennes-sur-Allier et Nevers (qui reprend le tracé actuel de la nationale 7), tandis qu'une autre voie antique partirait de Chantenay vers le nord, pour relier l'axe Autun/Bourges.

L'opération de diagnostic réalisée par l'Inrap en 2011 (Chevrier 2012) avait révélé la présence d'une épaisse couche sédimentaire riche en mobilier fragmentaire et brûlé, qui semblait indiquer l'existence d'une nécropole à crémations centrée sur le début de la période romaine. Sur le même secteur (zone A), plusieurs sépultures à inhumation du IV^{ème} s. apr. J.-C. avaient également été repérées. Sur le second secteur (zone B), un probable établissement rural du Haut-Empire était matérialisé par la présence de structures fossoyées et maçonnées.

La fouille extensive de ces secteurs a permis de confirmer l'existence de ces deux nécropoles tandis que l'établissement rural s'est révélé mal conservé et les données recueillies difficilement exploitables.

Les espaces funéraires (zone A) (Fig. 1)

Une première nécropole - localisée dans la partie nord de la zone A - est centrée sur la

période augustéenne et le premier siècle de notre ère. Elle est composée de trois inhumations et neuf sépultures secondaires à crémation, ainsi que quelques structures annexes liées à la pratique de la crémation. Cet espace funéraire est marqué par la présence d'une couche riche en matériel fragmentaire et brûlé qui délimite l'emprise de la nécropole (US 1007). Des tranchées supplémentaires ont été réalisées en accord avec le SRA pour circonscrire son extension. A une dizaine de mètres plus au sud, prend place un espace funéraire du IV^{ème} s. apr. J.-C. composé de 14 inhumations.

La nécropole Auguste - I^{er} s. apr. J.-C.

Les sépultures secondaires à crémation sont caractérisées par l'emploi de vases ossuaires en céramique ou en verre dans un cas, excepté une tombe pour laquelle le dépôt a été vraisemblablement effectué dans un contenant en matière périssable. Les vases ossuaires sont généralement associés à une assiette qui fait office de couvercle (Fig. 2). Il s'agit de formes provenant principalement du service à liquide, ce qui est assez rare dans ces contextes où l'on préfère généralement les pots de stockage ou les récipients de cuisson (Ancel 2012, p. 203-204 ; Blaizot 2009, p. 196). Les gobelets sont toutefois présents dans les contextes augustéens de la basse vallée du Rhône et du Languedoc (Blaizot 2009, p. 196). Ces vases proviennent du vaisselier domestique et présentent quasiment tous des traces de feu importantes indiquant leur passage sur le bûcher funéraire. Une autre particularité réside dans la taille réduite de ces vases ossuaires. Malgré le fait que ces récipients soient de petite contenance ils ne sont généralement pas remplis entièrement par le dépôt osseux. Ce dernier est bien souvent symbolique, de l'ordre de la poignée d'os. L'étude ostéologique a pu mettre en évidence qu'il s'agissait uniquement de sépultures individuelles : huit individus de

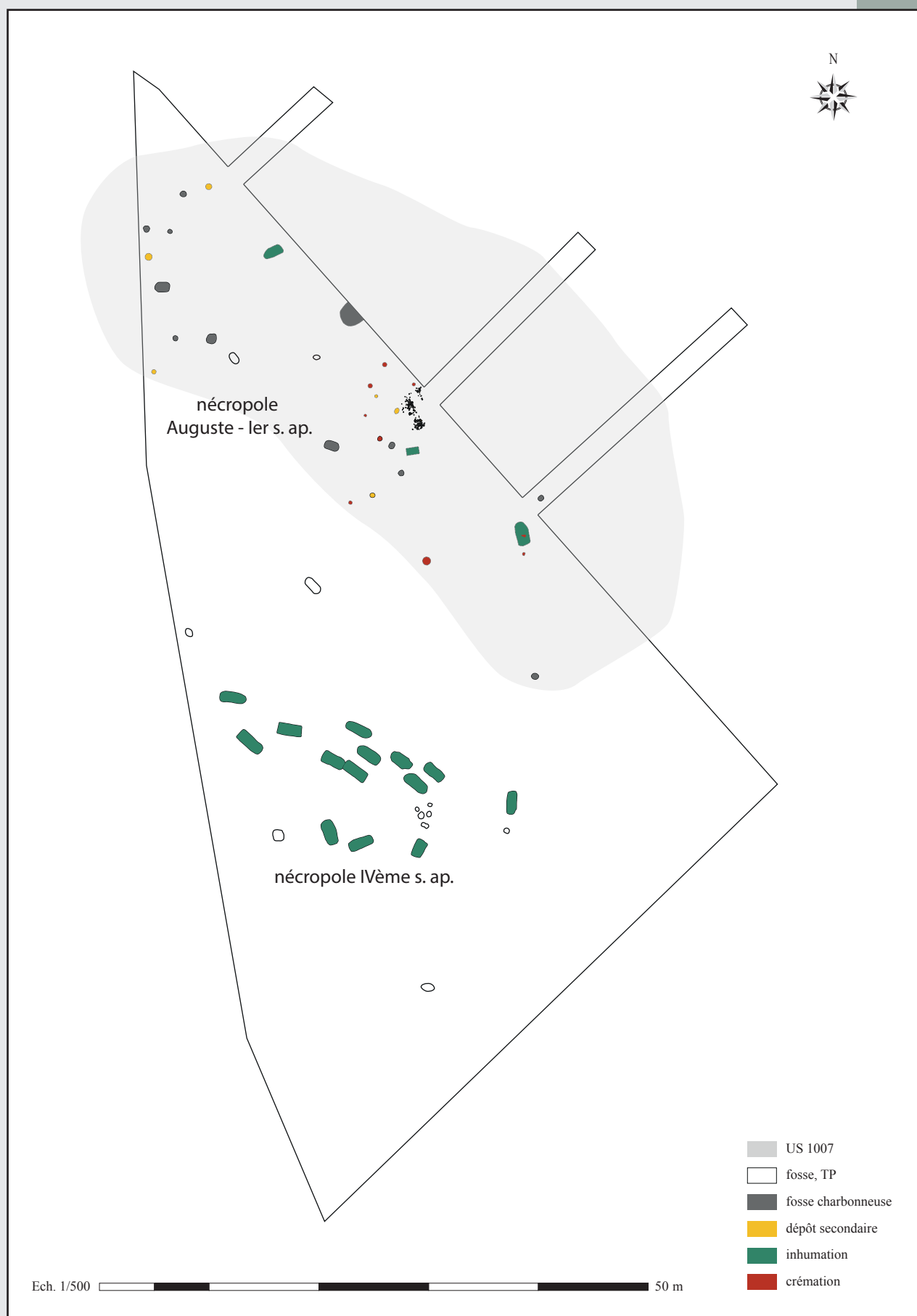
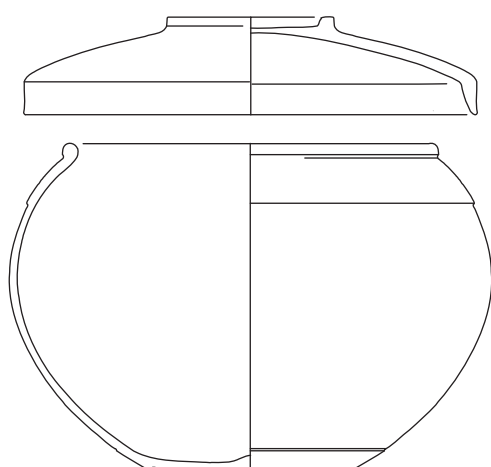
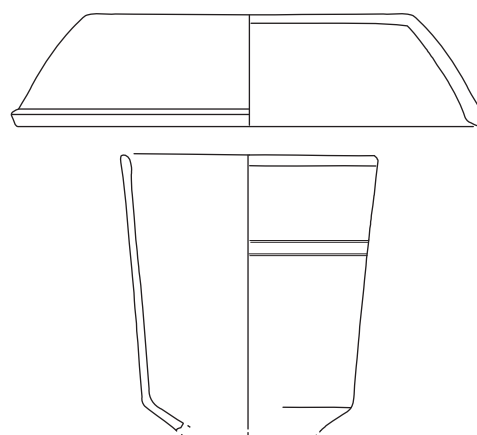


Fig. 1 Plan de la zone A (DAO : Ancel M.-J., Archeodunum).



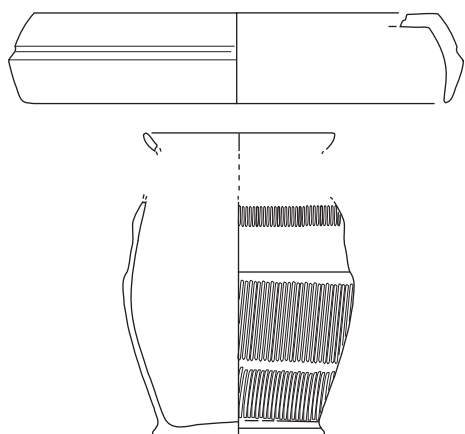
F1038

Vase ossuaire (grand bol) et
son couvercle (assiette *terra nigra*)



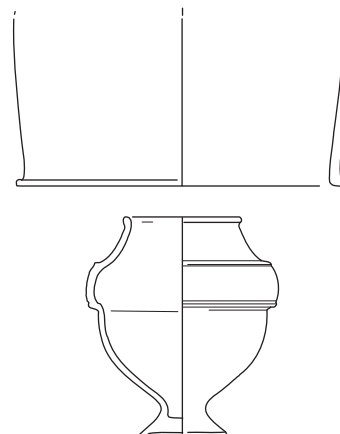
F1039

Vase ossuaire (gobelet *terra nigra*) et
son couvercle (assiette *terra nigra*)



F1040

Vase ossuaire (petit gobelet) et
son couvercle (assiette)



F1042

Vase ossuaire (petit gobelet *terra nigra*) et
son couvercle (tonneau/gobelet)

Ech 1:3
15 cm

Fig. 2 Exemples de vases ossuaires et de leur couvercles
(Dessin et DAO : Zipper K., Archeodunum).

taille adulte et un immature. Le mobilier d'accompagnement est restreint : un miroir, deux fibules, une cuillère à fard et un bracelet en bronze constituent l'intégralité de ces dépôts.

Parallèlement à ces tombes, quelques fosses de rejet de crémation ainsi que des dépôts de mobilier viennent compléter le paysage funéraire. Les premières se caractérisent par des comblements charbonneux comprenant

du mobilier fragmentaire et brûlé, et des esquilles osseuses. Deux d'entre elles se distinguent néanmoins des autres et pourraient correspondre à des rejets issus de banquets funéraires ou de commémorations ultérieures. Les dépôts de mobilier sont quant à eux difficiles à déterminer avec précision. Il s'agit de dépôts céramiques, parfois associés à une fibule ou un dépôt faunique, mais dans lesquels aucun os n'a été mis au jour. Dans certains cas il pourrait s'agir de sépultures

à inhumation, les os non brûlés n'étant pas conservés sur ce terrain. Ces structures, tout comme les crémations, offrent une datation centrée sur la période augustéenne et le I^{er} s. apr. J.-C.

Les trois sépultures à inhumation de ce secteur sont précoces (Auguste-Tibère), ce qui est relativement rare pour cette période, la crémation dominant fortement les I^{er} et II^{ème} s. apr. J.-C. dans le choix du traitement du cadavre. Les squelettes ne sont pas conservés, et les limites de fosse sont incertaines. Seul le mobilier d'accompagnement apporte donc des informations sur ces sépultures. Il se compose de trois à quatre vases en céramique : cruches, assiettes et gobelets. Dans une des tombes un éventuel coffret est matérialisé par la présence de clous, tandis que dans une autre une ferrure isolée a été mise au jour. Enfin, un anneau en fer a été retrouvé dans la troisième sépulture. Les modes d'inhumation n'ont pas pu être restitués. Des effets de parois sont parfois visibles d'après la position des vases mais les limites de fosses étant incertaines il n'est pas possible de savoir s'ils sont imputables à la fosse elle-même ou à un éventuel contenant en bois.

La nécropole du IV^{ème} s. apr. J.-C.

Le secteur funéraire n'est plus utilisé entre les II^{ème} et IV^{ème} s. apr. J.-C., période à laquelle vient s'implanter une seconde nécropole, à une dizaine de mètres plus au sud de la précédente. Cette dernière se compose de 14 inhumations, toutefois une extension vers l'ouest, en dehors de l'emprise de la fouille n'est pas à exclure. Les squelettes ne sont pas conservés, seules quelques couronnes dentaires ont été mises au jour dans certaines tombes, permettant ainsi de restituer l'orientation des corps. La présence de clous de chaussures constitue également un indice allant dans ce sens, bien que dans un cas ces dernières n'aient vraisemblablement pas été portées par le défunt mais déposées à côté. L'orientation privilégiée suit un axe sud-est/nord-ouest (tête/pieds), mais un petit groupe de tombes au sud et sud-est présente des orientations diverses (Fig. 1). L'utilisation de coffrage ou de cercueil en bois non cloué a pu être mise en évidence dans neuf tombes.

Seules trois sépultures n'ont livré aucun mobilier d'accompagnement. Les autres tombes étaient pourvues d'un à cinq vases en céramique ; quatre d'entre elles contenaient également un gobelet en verre (Fig. 3), tandis



Fig. 3 Le mobilier d'accompagnement de la tombe F1020 datée du IV^{ème} s. apr. J.-C. (cl. A. Maillier, Centre de recherche de Bibracte).

qu'une seule sépulture se caractérise par un dépôt uniquement en verre constitué d'un gobelet et d'un flacon. Les objets métalliques sont peu représentés, une tombe a livré une épingle en fer surmontée d'une tête en verre et quatre ont livré des clous de chaussures. Les formes céramiques sont liées à la préparation et la consommation des aliments solides, à la consommation et au service des boissons, et à la préparation des aliments. Ces récipients portent fréquemment des traces d'utilisation (traces de feu, cassures anciennes, traces d'usure...) attestant de leur récupération au sein du vaisselier domestique. Leur position au sein de la tombe est variable, l'agencement n'est pas standardisé. Le mobilier en verre est représenté par cinq gobelets de différents types, généralement en bon état de conservation, voire intacts, et d'un flacon. Ces dépôts s'inscrivent bien dans les pratiques funéraires du IV^{ème} s. apr. J.-C. Aucun dépôt alimentaire carné n'a été observé, toutefois cette absence peut être due à un problème de conservation des ossements.

L'occupation rurale (zone B) (Fig. 4)

L'occupation antique est concentrée dans la partie nord de la zone B. Un remblai y est ménagé à la fin du I^{er} s. apr. J.-C., dans le but d'y installer un bâtiment aujourd'hui représenté par un mur principal d'environ 10 m de long et son retour conservé sur seulement 2,50 m vers le nord. Ces fondations en calcaire sont associées à des niveaux de démolition, de toiture effondrée et d'incendie datés de la fin du III^{ème}-début du IV^{ème} s. apr. J.-C. Des trous de poteaux sont également présents dans ce secteur et pourraient constituer les indices d'une construction mixte pierres/bois pour ce bâtiment, bien que l'organisation générale ne soit pas clairement visible. Le mur principal est aligné sur certains de ces trous de poteaux qui semblent donc correspondre à une première phase de construction du bâtiment.

Le mobilier mis au jour se rapporte à la vaisselle, à la construction et aux effets personnels mais ne renseigne pas sur l'activité de ce site, si ce n'est qu'il puisse s'agir d'un bâtiment d'habitation.

A l'est du bâtiment, accolé à l'angle formé par les deux murs restants, un espace délimité par un ensemble de trous de poteaux pourrait correspondre à une petite annexe construite en matériaux légers. La stratigraphie indique une probable contemporanéité des deux constructions.

Autour du bâtiment principal se développent quelques fosses dépotoirs dont le mobilier est homogène tant d'un point de vue qualitatif que chronologique. Rien n'indique la présence d'un artisanat ou d'une activité agricole spécifique.

A une vingtaine de mètres au sud-est du bâtiment principal, un groupe d'une vingtaine de trous de poteaux est installé dans le même remblai que le bâtiment et fonctionne donc très vraisemblablement en même temps. Toutefois, aucune organisation ne ressort du plan final.

Enfin, un puits vient compléter cette occupation antique. Il est localisé à une dizaine de mètres à l'ouest du bâtiment principal et se caractérise en surface par une couronne de blocs calcaires correspondant vraisemblablement aux fondations de la margelle. Le mobilier recueilli permet de dater sa phase d'abandon au cours du III^{ème} s. apr. J.-C., ce qui concorde à peu près avec l'abandon du bâtiment.

Une sépulture à inhumation a été fouillée lors du diagnostic à l'extrémité sud de l'emprise de la zone B. La fosse sépulcrale ne contenait plus aucun os, en revanche un dépôt céramique constitué d'au moins trois vases, dont un seul a pu être identifié (un gobelet), a permis de proposer cette interprétation comme sépulture. Ces éléments pointent une datation aux II^{ème}-III^{ème} s. apr. J.-C. Elle serait donc contemporaine de l'occupation domestique. Aucune autre tombe n'a été mise au jour sur ce secteur.

Conclusion

Une première nécropole est implantée à l'époque augustéenne et est utilisée probablement jusqu'au II^{ème} s. apr. J.-C. On observe ensuite un hiatus chronologique

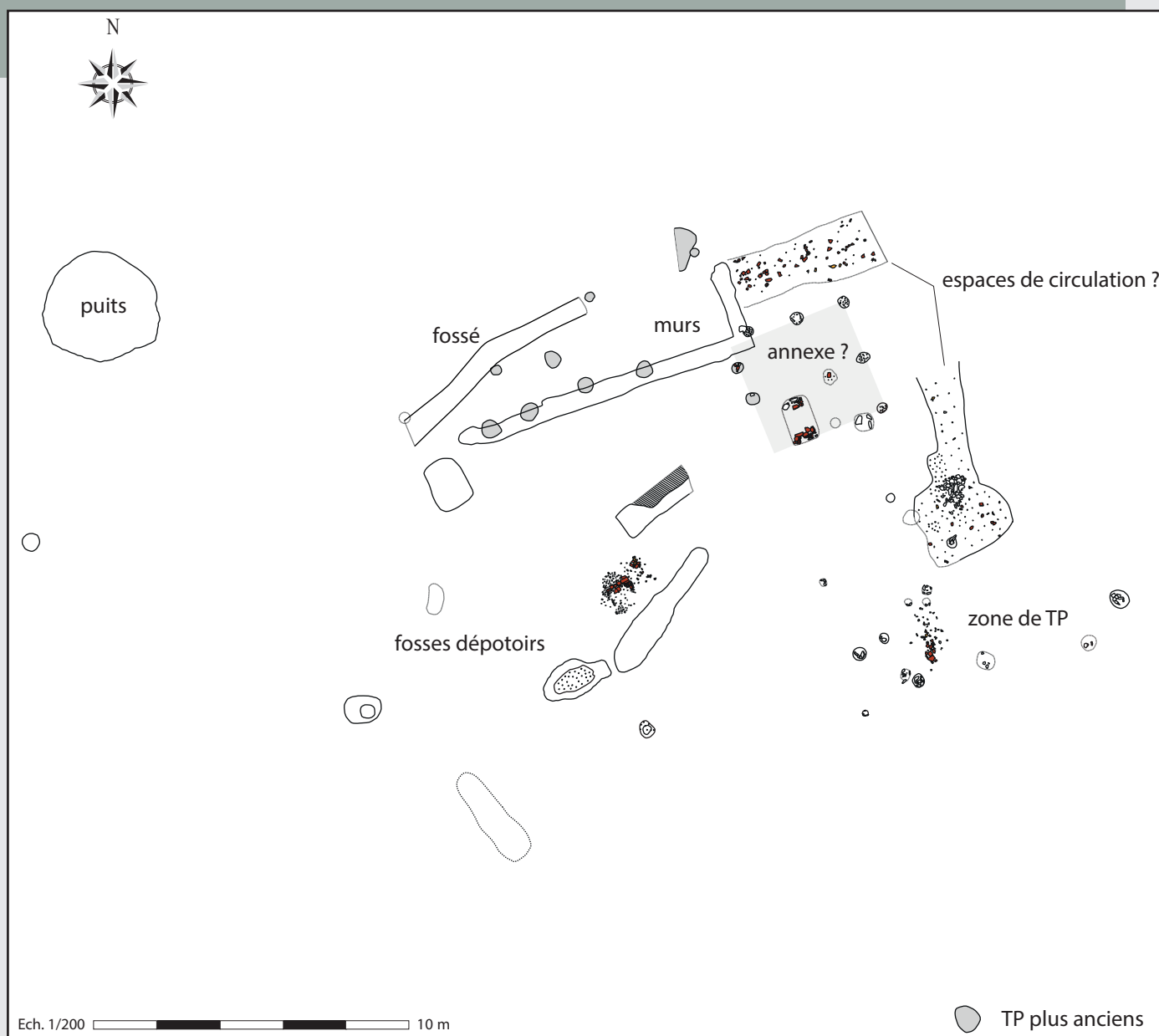


Fig. 4 Plan simplifié de la zone B, secteur nord
(DAO : Ancel M.-J., Archeodunum).

d'environ 100 à 150 ans avant l'installation d'une seconde nécropole au IV^{ème} s. apr. J.-C. Ces deux espaces funéraires sont très certainement rattachés à des établissements ruraux non identifiés à ce jour. L'agglomération antique de Chantenay localisée à environ 2 km du site est en effet trop éloignée pour pouvoir fonctionner avec ces ensembles funéraires. Le nombre de tombes et leur courte durée d'utilisation ne concordent pas non plus. Quant à l'occupation rurale identifiée en zone B, la période chronologique ne coïncide pas avec celle des ensembles funéraires.

Bibliographie

Ancel 2012 : ANCEL (M.-J.) – *Pratiques et espaces funéraires : la crémation dans les campagnes romaines de la Gaule Belgique*. Montagnac, Mergoïl, 2012, 650 p. (Coll. Archéologie et histoire romaine ; 23).

Blaizot 2009 : BLAIZOT (F.) Dir. – *Pratiques et espaces funéraires de la Gaule durant l'Antiquité*. Paris, CNRS, 2009, p. 383 (Supplément à *Gallia* ; 66.1).

Chevrier 2012 : CHEVRIER (S.) Dir. – *Occupation archéologique des terrasses alluviales de l'Allier*. Rapport d'opération de diagnostic archéologique. INRAP Grand Est Sud, 2012, 2 vol.

Liste des intervenants

Alix Stéphane

Inrap

stephane.alix@inrap.fr

Ancel Marie-José

Archeodunum

mj.ancel@archeodunum.fr

Andrieu Morgane

Université Paris-Sorbonne / UNIL

andrieu.morgane@gmail.com

Balcon-Berry Sylvie

Université Paris-Sorbonne

balconweb@aol.com

Barral Philippe

Université de Franche-Comté

philippe.barral@univ-fcomte.fr

Camilla Cannoni

Université Paris-Sorbonne

camillacannoni@gmail.com

Chevigny Emmanuel

Maison des Sciences de l'Homme Dijon

Ferreira Filipe

Université Paris-Sorbonne/Lyon II-Lumière

fcferreira@hotmail.fr

Glaus Mathias

Université de Lausanne

Mathias.Glaus@unil.ch

Granjon Ludovic

Maison des Sciences de l'Homme Dijon

ludovic.granjon@u-bourgogne.fr

Joly Martine

Université Paris-Sorbonne

martine.joly@paris-sorbonne.fr

Labaune Yannick

Service Archéologique de la ville d'Autun

yannick.labaune@autun.com

Malagoli Claude

Université de Franche-Comté

claudio.malagoli@orange.fr

Massot Laurianne

Université de Bourgogne

laurianne.massot@gmail.com

Quenton Pierre

Inrap

pierre.quenton@inrap.fr

Saggese Adrien

UMR 6298 ArTeHiS

adrien.saggese@yahoo.fr

Saligny Laure

Maison des Sciences de l'Homme Dijon

laure.saligny@u-bourgogne.fr

Thivet Matthieu

Université de Franche-Comté

matthieu.thivet@univ-fcomte.fr

Vidal jonhattan

Maison des Sciences de l'Homme Dijon

jonhattan.vidal@wanadoo.fr

Page suivante :
Vue de la fouille du théâtre du Haut du
Verger, campagne 2014. (cl. A. Mailler,
Bibracte)
Vue de la fouille du temple de Janus,
campagne 2014. (Cl. A. Mailler, Bibracte)

4^e de couverture :
Fours de potiers de la Genetoye en cours
de fouille, découverte des moules de
figurines. (cl. M. Thivet)
Vue générale du diagnostic du site de la
rue Carion. (cl. Y. Labaune)





© UMR 6298 ARTEHIS - Conception graphique : Anthony Dumontet
Coordination et assemblage des contributions :
Angélique Tisserand, Service Archéologique Ville d'Autun

ISBN 978-2-9552224-0-9

Avec le soutien de



En partenariat avec

